

Université de Montréal

*La transformation du personnage ecclésiastique
dans le roman québécois entre 1935 et 1965*

par
Julie Marcotte

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en études françaises

septembre 2005

© Julie Marcotte, 2005



PQ

35

U54

2006

V.001

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

*La transformation du personnage ecclésiastique
dans le roman québécois entre 1935 et 1965*

présenté par :

Julie Marcotte

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Élisabeth Nardout-Lafarge
président-rapporteur

Micheline Cambron
directeur de recherche

François Hébert
membre du jury

RÉSUMÉ

L'objectif de notre étude est de démontrer qu'il y a une transformation du personnage ecclésiastique dans le roman québécois entre 1935 et 1965, laquelle s'opère essentiellement au niveau de la figure idéalisée du prêtre fictif. Nos recherches nous ont permis de répertorier plus d'une quarantaine de romans représentant un ou plusieurs membres du clergé catholique au cours de cette période. Ainsi, nous avons retenu neuf figures du prêtre catholique, dans quatre romans (*Le Curé de village*, *Au pied de la pente douce*, *Les Plouffe* et *Le Poids de Dieu*), nous permettant de repérer les principaux attributs qui participent à l'évolution de ce personnage dans l'imaginaire collectif. Par l'analyse des formes de la représentation du prêtre fictif et des différentes perspectives narratives à l'œuvre dans ces romans, nous avons alors constaté que le personnage ecclésiastique est d'abord présenté comme un modèle archétypal, lequel est ensuite caricaturé, puis déconstruit et remis en question.

MOTS-CLÉS : littérature québécoise, roman québécois, clergé catholique, sociocritique, personnage.

ABSTRACT

The purpose of this study is to demonstrate that there is a transformation of the priest as a character in the Quebec novels, published between 1935 and 1965, which occurs mainly at the level of the idealized figure of the priest. Our researches have allowed us to make a list of at least forty novels representing one or more clergymen as a character during that period of time. We have then selected nine literary figures of the Catholic priest, in four novels (*Le Curé de village*, *Au pied de la pente douce*, *Les Plouffe* et *Le Poids de Dieu*), which lead us to the main attributes contributing to the evolution of that character in the collective imaginary. By analysing the representative forms of the imaginary priest and the different angles of the narrative voices in these novels, we have then stated that the priest, as a character in fiction, is first presented as an archetypal model, which is then caricatured, and finally dismantled and called into question.

KEYWORDS : French literature, Quebec novels, Catholic clergy, social studies, character.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
1. L'archétype du personnage ecclésiastique dans <i>Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne</i>	9
1. 1. Le feuilleton radiophonique à l'origine du roman	11
1. 2. L'univers romanesque de la paroisse canadienne-française	16
1. 3. Les attributs de « M. le curé » : le prêtre parfait	21
1. 4. L'idéalisation du prêtre catholique	28
2. La caricature du personnage ecclésiastique dans <i>Au pied de la pente douce</i> et <i>Les Plouffe</i>	32
2. 1. L'univers romanesque de la paroisse de Saint-Joseph	33
2. 2. Les attributs des membres du clergé de la paroisse de Saint-Joseph	37
2. 2. 1. L'abbé Oscar Charton : le prêtre artiste	38
2. 2. 2. L'abbé Ramsay Trinchu : le prêtre intellectuel	41
2. 2. 3. L'abbé Bongrain : le prêtre manuel	43
2. 2. 4. M. le curé Thomas-Étienne Folbèche : le prêtre administrateur	46
2.3. La représentation ironique du prêtre catholique	55
3. La déconstruction de l'archétype du personnage ecclésiastique dans <i>Le Poids de Dieu</i>	62
3. 1. L'univers romanesque des institutions du clergé catholique	65
3. 2. Les attributs des représentants du clergé dans les institutions	70
3. 2. 1. L'abbé Claude Savoie : le prêtre solitaire	71
3. 2. 2. Le curé Marquis : le prêtre autoritaire	78
3. 2. 3. L'évêque Monseigneur Racicot : le prêtre directeur	81
3. 2. 4. Le Père Athanase : le prêtre humaniste	82
3. 3. Le refus du modèle idéalisé du prêtre catholique	83
CONCLUSION	89

ANNEXES

Annexe I	Liste bibliographique des romans québécois représentant un ou plusieurs membres du clergé catholique entre 1935 et 1965	95
Annexe II	Titres des chapitres tirés de la table des matières du roman <i>Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne</i>	102
BIBLIOGRAPHIE		104

INTRODUCTION

Au Québec, la présence de nombreuses églises catholiques dans une même ville est l'héritage d'une époque où l'on érigeait au moins un clocher par quartier. Ces lieux de culte témoignent de l'importance que l'on accordait encore à la religion catholique à la fin de la première moitié du vingtième siècle. En fait, dès la colonisation française en Nouvelle-France, le catholicisme s'est imposé comme religion dominante, faisant partie intégrante de la vie quotidienne des Canadiens français. Les dogmes du catholicisme régissaient alors le code de vie de la société. Cette réalité se traduit concrètement par la relation étroite que le « curé du village » entretient avec ses paroissiens et les divers moyens qu'il utilise afin d'assurer leur fidélité à l'Église :

[...] il va de soi qu'être un bon Canadien français c'est d'abord être un bon catholique. Cette condition suppose l'adhésion à certains modèles de croyances et de comportements bien délimités en dehors desquels l'Église dispense, par le canal de ses ministres ou de l'opinion, des sanctions¹ [...]

Le prêtre catholique est donc le premier responsable de l'implantation de la foi catholique au sein d'une communauté qui lui est assignée. Ainsi, en 1931,

¹ Colette Moreux, *Fin d'une Religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, p. 31.

on compte un prêtre pour 576 fidèles au Québec², ce qui représente l'apogée du règne catholique, non seulement à l'échelle nationale, mais également au niveau international³.

Au tournant du vingtième siècle, l'Église catholique a réussi à établir sa suprématie dans l'organisation sociale du peuple canadien-français et elle concentre ses efforts pour maintenir le respect de son autorité, laquelle repose essentiellement « sur l'intériorisation par ses fidèles d'enseignements et de directives promulgués par le haut et reconnus légitimes⁴ ». Ainsi, les membres du clergé détiennent un pouvoir qui leur permet de contrôler presque tous les domaines de la vie publique et privée des fidèles. Qu'il s'agisse du cardinal, des évêques, des prêtres séculiers⁵ (comprenant les curés et les vicaires) ou réguliers⁶ (les membres des communautés religieuses), tous travaillent dans le but de promouvoir et préserver la foi catholique en tant qu'autorités suprêmes et incontestables. Cependant, bien que les fidèles vouent une admiration sans limite à leurs chefs religieux, c'est au chef de la paroisse qu'ils ac-

² En 1913, l'Italie, l'Espagne et la Hollande, les pays les plus riches en prêtres, avaient une relation clercs/fidèles estimée à un pour 760 contre un pour 680 au Québec, à la même époque.

³ Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois : Le XXe siècle*, Montréal, Les Éditions du Boréal, (1898-1940), 1984, vol. III, t. 1, p. 122.

⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁵ *Ibid.*, p. 125 : définitions des occupations du clergé séculier.

⁶ *Ibid.*, p. 140 : définitions des occupations du clergé régulier.

cordent la plus grande attention, car il est le représentant concret du clergé ;

« M. le curé » est au centre de la vie paroissiale :

Le curé est le confident, le conseiller et le consolateur de la communauté. On lui témoigne une soumission respectueuse, tout autant parce qu'il est le représentant de Dieu que parce qu'il est le chef et le plus instruit. On nourrit à son égard des sentiments ambivalents, dont la crainte, issue d'une vision magique du prêtre, n'est pas exclue. [...] Il est celui qui dispense les sacrements, interprète la Parole, administre les biens temporels, ramène à l'ordre, indique la voie à suivre⁷.

Dans une société où les membres du clergé se sont attribués un rôle omniprésent, omniscient et omnipotent, on ne peut s'étonner de la fascination des croyants à leur égard. De plus, cette dévotion est volontairement alimentée par tout un système de règles et de rituels qui permet à l'Église d'entretenir la foi de ses fidèles. Le curé, en tant que pivot principal de cette organisation religieuse au sein de la paroisse, doit assumer la transmission des valeurs catholiques à ses ouailles dès leur naissance. Désirant alors accéder au Paradis, les paroissiens n'osent pas défier l'autorité du curé et se rangent instinctivement sous son aile protectrice. Ainsi, ces derniers reçoivent l'enseignement des dogmes du catholicisme sans le remettre en question, même si les concepts théologiques demeurent, pour la plupart, assez abstraits. En l'occurrence, les nombreux « mystères » de la foi chrétienne, dont l'exclusivité des révélations appartient aux élus de Dieu, contribuent à nourrir

⁷ *Ibid.*, p. 24.

l'imaginaire collectif d'un peuple profondément attaché à l'Église catholique.

À la lumière des études qui se sont penchées sur l'influence de la religion dans la littérature québécoise, nous avons constaté que le personnage ecclésiastique est un protagoniste incontournable de l'univers romanesque des années trente jusqu'aux années soixante. D'emblée, il faut souligner le fait que le contexte sociohistorique de la religion catholique au Québec a incité de nombreux auteurs à insérer un ou plusieurs personnages ecclésiastiques dans leur récit puisque le prêtre constitue une partie intégrante de leur réalité sociale à cette époque. En fait, les membres du clergé sont représentés dans plus d'une quarantaine de romans publiés entre 1935 et 1965, selon notre enquête bibliographique sur le sujet⁸. Les religieux fictifs que nous retrouvons dans ces romans appartiennent à un univers conforme à la société canadienne-française traditionnelle. D'un roman à l'autre, nous retrouvons donc une mise en scène similaire des personnages (le curé, le médecin, le notaire, le noyau familial et parfois un étranger), des lieux (la paroisse, dont l'église, le magasin général et la résidence familiale, sur une terre ou à la ville) et des intrigues (autour des événements principaux de la vie : naissance, mariage et décès).

⁸ Voir Annexe I. - Liste bibliographique des romans québécois représentant un ou plusieurs membres du clergé catholique entre 1935 et 1965.

Les comptes rendus critiques sur les œuvres que nous avons répertoriés nous ont permis d'observer que la trajectoire du personnage ecclésiastique subit une profonde transformation dans sa représentation romanesque au cours de cette période. D'abord, nous remarquons que les religieux fictifs sont des personnages codés : ils semblent être caractérisés principalement par des comportements et des discours « typés ». En ce sens, ils correspondraient à l'archétype du prêtre catholique, tel que représenté dans l'imaginaire collectif. Toutefois, à partir des années soixante, la récupération de cet archétype relèverait d'une contestation du modèle idéalisé du prêtre. De ce fait, la transformation du prêtre fictif semble correspondre à celle du clergé au sein de la société québécoise : tout comme la société québécoise de l'après-guerre tente progressivement de se libérer de l'emprise du catholicisme, le roman met en scène un clergé en perte de pouvoir. Ainsi, l'évolution de la société à partir des années quarante, puis le renversement du pouvoir clérical avec l'avènement de la Révolution tranquille, ont exercé une influence déterminante sur la littérature :

L'évolution du roman [de 1940 à 1960] atteste une transformation de la conscience romanesque qui compromet la formulation traditionnelle de la réalité religieuse, et que si celle-ci réussit à s'insérer dans le roman, elle devra au préalable se métamorphoser complètement. L'évolution de la société est un phénomène global qui touche toutes les structures sociales, les mentalités, et toutes les formes de représentation que cette société se donne. Au moment où elle évolue, elle transforme la perception qu'elle a d'elle-même et ses mo-

des mêmes de perception⁹.

L'évolution des formes de la représentation du clergé que la société canadienne-française se donne, se manifeste, entre autres, dans la transformation du personnage romanesque du curé (et ses vicaires), entre 1935 et 1965. Afin de démontrer les principaux facteurs de cette transformation, nous avons retenu quatre romans nous apparaissant à la fois représentatifs, car ils couvrent la période étudiée (1936, 1944, 1948 et 1962), et intéressants au niveau de leur qualité d'écriture. Cela dit, certains romans tels que *Le Beau risque*¹⁰ ou *La Petite Poule d'Eau*¹¹ avaient également retenu notre attention et répondaient tout autant à ces premiers critères, cependant ils se différenciaient du corpus dans la représentation de la paroisse traditionnelle et des religieux fictifs. Ainsi, l'histoire du *Beau risque* se déroule principalement dans un collège classique et met en scène un Père enseignant, celle de *La Petite Poule d'Eau* se déroule dans les régions sauvages du Manitoba et met en scène un Père missionnaire. De ce fait, nous avons choisi de limiter notre corpus aux romans situant l'action principale de leur récit au sein de la paroisse et accordant un rôle dominant aux prêtres séculiers. Enfin, nous avons sélectionné les

⁹ Paul-Émile Roy, « L'évolution religieuse du Québec d'après le roman de 1940 à 1960 », Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1980, p. 12.

¹⁰ François Hertel, *Le Beau risque*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette et Éditions de l'Action canadienne-française, 1939, 136 p.

¹¹ Gabrielle Roy, *La Petite Poule d'Eau*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950, 272 p.

prêtres catholiques dont les caractéristiques descriptives sont suffisamment élaborées et pertinentes à l'analyse du personnage ecclésiastique.

Notre hypothèse de départ est donc qu'il y a une transformation dans la représentation romanesque du personnage ecclésiastique entre 1935 et 1965, laquelle correspond à l'évolution du rôle du clergé catholique au sein de la société canadienne-française, au cours de cette même période. Ainsi, d'un modèle archétypal à visée réaliste (où les personnages participent à son idéalisation), il devient une caricature du modèle implicitement ironisé (il tente d'entretenir et de conserver son image traditionnelle malgré l'évolution de sa paroisse), et finalement, l'archétype même est remis en question, puis rejeté (le personnage ecclésiastique défie explicitement le rôle modèle qui lui est imposé). Notre objectif est d'identifier d'abord les composantes archétypales qui participent à la construction du prêtre fictif dans sa représentation romanesque, pour ensuite dégager les principaux éléments qui « déconstruisent » ce modèle idéalisé au cours de la période étudiée. Enfin, nous croyons que cette analyse permettra de renouveler l'interprétation des classiques de la littérature québécoise. En effet, parmi les travaux portant sur l'évolution du roman au Québec, peu ont abordé la représentation du clergé catholique dans une perspective telle que nous la proposons. Ainsi, par l'affinement de

l'étude du rôle du clergé dans l'imaginaire collectif de cette époque, nous espérons contribuer à l'histoire du Québec et apporter de nouveaux éléments à la sociocritique du roman québécois.

1. L'archétype du personnage ecclésiastique dans *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*

Le roman *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*¹ met en scène un prêtre catholique dont les principaux attributs participent à l'idéalisation du personnage ecclésiastique. L'auteur a d'ailleurs insisté sur le caractère « idéal » de son protagoniste dans son avant-propos : « L'auteur aurait pu accorder ses petits défauts à M. le curé ; mais il a cru plus... utile de faire de son protagoniste un caractère idéal, « hors concours », le premier à suivre les conseils dont il est le prodigue². » Dès la publication du roman, cette représentation romanesque du curé, volontairement idéalisée, a suscité des critiques incisives qui soulignent néanmoins certaines caractéristiques intéressantes du personnage :

La critique de l'époque a vivement discuté le personnage du curé tel que la publication de 1936 le présentait, et l'article substantiel de Carmel Brouillard a formulé de nombreux reproches à l'auteur pour un tel personnage. [...] il considère que le curé possède « un langage précieux, guindé, sentant le formulaire et l'insincérité »³.

Je dis à dessein le curé légendaire. C'est en effet le plus grand défaut de l'ouvrage que ce « curé » soit partout et toujours trop parfait. Défaut voulu. [...] Cela n'empêche pourtant pas que le « curé » y perd la vie. Parce qu'il n'a aucun de ces petits défauts, que l'on a remarqués chez les plus grands saints, le personnage n'est ni vrai, ni vivant. Une marionnette, quoi ! Pis encore : un outil, quelque chose comme une machine à parler. J'admets néanmoins que

¹ Robert Choquette, *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*, Montréal, Granger frères, 1936, 235 p.

² *Ibid.*, p. 6.

³ Renée Legris, *Robert Choquette*, Montréal, Fides, 1972, p. 42.

Robert Choquette sait tirer un habile parti de ce personnage sans âme ni corps. Par exemple, il lui fait raconter des légendes canadiennes⁴.

Ces observations, bien que négatives, nous permettent de repérer certains attributs constitutifs du prêtre fictif : il s'exprime dans un langage précieux et adopte une attitude irréprochable, il est une figure légendaire, gardien de la tradition, son omniprésence et sa perfection transcendent l'être humain et, n'ayant « ni corps et ni âme », il est une « fabrication » que l'on manipule. Ce qui apparaît aux critiques comme étant des défauts du personnage de Choquette, devient un ensemble de caractéristiques significatives dans notre étude de la construction de l'archétype du prêtre catholique. En fait, comme nous le verrons, plusieurs facteurs sociohistoriques ont contribué à la composition du personnage de « M. le curé » ; l'auteur du *Curé de village* aurait alors puisé son matériau à même les représentations issues de l'imaginaire collectif de son époque.

Dans cette première partie, notre objectif est donc de repérer et définir les attributs qui participent à la construction de l'archétype du personnage ecclésiastique, tel que représenté par « M. le curé ». Nous retracerons d'abord les événements qui ont mené à la création du feuilleton radiophonique, lequel est

⁴ Henri Girard, « *Le Curé de Village* de Robert Choquette », *Le Canada*, cité dans R. Legris, *op. cit.*, p. 43.

à l'origine du roman, nous décrivons ensuite l'univers romanesque de la paroisse telle qu'imaginée par Robert Choquette et enfin, nous relèverons et analyserons les principaux attributs de « M. le curé » dans les deux premières scènes du roman, afin d'en dégager les caractéristiques contribuant à l'idéalisation du prêtre catholique.

1. 1. Le feuilleton radiophonique à l'origine du roman

D'emblée, le parcours du roman *Le Curé de village*, de Robert Choquette, est particulier car il a d'abord été présenté au public sous forme de radioroman, lequel sera diffusé quotidiennement sur les ondes de CKAC, dès 1935. En peu de temps, le feuilleton obtient un succès sans précédent dans l'histoire de la radio au Québec :

Pour l'histoire de la littérature radiophonique du Québec, la création du premier feuilleton, *Le Curé de village*, marque une date importante, et le 3 janvier 1935 inaugure une nouvelle ère à la radio. En effet, le succès obtenu par la diffusion des feuilletons est un fait unique tant par leur nombre que par leur durée. L'essor de la programmation littéraire coïncide avec l'expansion encore inusitée de ce genre et détermine l'âge d'or du feuilleton radiophonique qui correspond aux années 1940-1955⁵.

L'engouement populaire pour le radioroman vient surtout du fait qu'il est joué par des acteurs, sous forme de sketch, et qu'il est présenté par le biais

⁵ Renée Legris, *Robert Choquette romancier et dramaturge de la radio-télévision*, Montréal, Fides, 1977, p. 51.

d'un médium relativement accessible : la radio. Ce succès est d'autant plus exceptionnel qu'à cette époque, il n'y a que quelques stations existantes et que tous les foyers n'ont pas accès à un récepteur. De plus, seul un faible pourcentage des émissions diffusées par la station CKAC sont destinées aux auditeurs francophones :

Encore en 1931, selon l'historien Elzéar Lavoie, il n'existe au Québec que trois stations émettrices, et seulement 27,8% des ménages possèdent un récepteur, soit 37,5% dans les villes et aussi peu que 8,4% dans les zones rurales, dont la plupart toujours sans électricité. [...] à CKAC, officiellement francophone, 34% des émissions, encore en 1940, se font en langue anglaise. Cette situation s'explique par la plus grande proportion de récepteurs dans les quartiers anglophones, et par le fait que ceux-ci représentent pour les annonceurs un public cible privilégié⁶.

Malgré cette réalité, le radioroman de Choquette réussit à rejoindre un public dépassant largement les foyers qui possèdent un récepteur : « De nombreux auditeurs des villes et des campagnes se regroupaient chez les voisins ou au magasin général pour écouter *Le Curé de village*⁷. » Cependant, une telle popularité n'est pas seulement attribuable à la découverte d'un nouveau divertissement, c'est-à-dire la mise en scène radiophonique d'un feuilleton, mais également à la thématique de ce radioroman ; le public est séduit par cet univers romanesque, habilement ficelé par l'auteur, représentant la vie au village, avec son curé et ses paroissiens. En fait, le souci du réalisme et de la vraisem-

⁶ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, t. 2, p. 173-174.

⁷ R. Legris, *op. cit.*, p. 55.

blance dans la composition des personnages permet au radioroman de rejoindre une grande majorité de la population puisque que les auditeurs reconnaissent en tel ou tel personnage des traits caractéristiques des Canadiens français. À ce propos, Choquette explique, dans un article paru dans *Le Petit journal* du 19 mai 1935, le travail qu'il doit faire pour établir des liens étroits entre la psychologie et les aspects sociaux de ses personnages :

Plusieurs sont portés à croire que mon programme est une sinécure – si on savait tout le travail qu'il requiert, toutes les démarches qu'il occasionne ! Combien de fois ai-je dû recourir aux lumières du code municipal, du code paroissial ? De même que pour bien connaître la vie du notaire, du médecin, il m'a fallu consulter des membres de ces deux professions. J'ai dû aller aux sources pour ne rien laisser au hasard. Il m'a fallu voir à un enchaînement aussi serré que possible, ne rien perdre⁸.

Selon des témoignages de l'époque, il semblerait que le radioroman était réaliste au point où les auditeurs étaient nombreux à confondre la fiction avec la réalité. Ainsi, dans le même article, on raconte l'une de ces anecdotes amusantes provoquées par le « zèle » des fidèles auditeurs :

Une fois, l'auteur amène le curé chez Pierrot Picotte, pour lui parler du sermon du Père Dieux, prédicateur du Carême à Notre-Dame de Montréal. Les auditeurs ont cru que le Père Dieux allait vraiment prononcer un sermon à la radio ! L'archevêché et le poste CKAC durent détromper le public. Quelques centaines d'appels téléphoniques avaient afflué à l'un et l'autre endroit⁹.

⁸ *Ibid.*, p. 57.

⁹ *Ibid.*, p. 57.

Enfin, il ne faut pas négliger un dernier facteur qui a fortement influencé Robert Choquette dans sa création d'un univers romanesque mettant en scène un curé et sa paroisse : il s'agit de l'apport financier indispensable des commanditaires dans la sélection des programmes diffusés à cette époque. Dans le cas du *Curé de village*, cet impératif s'est révélé déterminant puisqu'au départ, Choquette « avait donné une première audition à divers commanditaires d'un scénario inspiré de la vie montréalaise qu'il connaissait fort bien¹⁰. » Cependant, devant le refus des commanditaires, il retient la suggestion de la Brasserie Dow de choisir un sujet rural « afin de rejoindre un plus grand nombre d'auditeurs de la province¹¹ » et il crée *Le Curé de village* :

Il fut vite prouvé que le choix du commanditaire et de l'auteur était excellent puisque le nombre des auditeurs de fit que croître au fur et à mesure que les radios gagnaient les milieux les plus éloignés et que le nombre des auditeurs pouvaient se diversifier. Les cotes d'écoute furent remarquables¹².

La thématique du radioroman, la vie paroissiale, a donc été choisie sous l'influence des commanditaires. Toutefois, cette contrainte financière s'est avérée bénéfique pour la fortune de l'œuvre radiophonique et a également permis à l'auteur d'en tirer un roman l'année suivante.

¹⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹¹ *Ibid.*, p. 55.

¹² *Ibid.*, p. 55.

Encouragé par la popularité de son feuilleton dramatique, Choquette saisit l'occasion de plaire à ses « radiophiles » en publiant les scénarios des première et deuxième saisons¹³. La version publiée en 1936 est davantage un recueil de scènes sélectionnées par l'auteur qu'un roman à proprement parler, car elle conserve le découpage scénique. Les intrigues, de deux à trois pages chacune, respectent la forme brève du sketch et leur dénouement assurent la continuité entre les scènes, comme l'indique l'auteur dans son avant-propos :

Il ne s'agit pas véritablement d'un roman, c'est-à-dire d'une histoire, d'un thème unique, mais de trente, quarante destinées entremêlées, pourtant complètes en elles-mêmes : la vie en coupe dans un village – tout village – de la province de Québec. [...] Un choix s'imposait si le livre voulait présenter une manière d'ensemble, avoir un air de commencement et une apparence de conclusion, et donner l'illusion de la marche des jours¹⁴.

Le remaniement des scénarios originaux, pour des fins de publication, a donc donné forme à un manuscrit qui est semblable au texte théâtral, mais qui est également près du roman par les paragraphes explicatifs qui introduisent chacune des scènes. Enfin, notons que l'édition retenue dans le cadre de cette étude est généralement classée dans la catégorie « roman » dans les anthologies et les dictionnaires de la littérature que nous avons consultés¹⁵, c'est pourquoi nous parlerons de « roman » pour désigner *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*.

¹³ R. Choquette, *op. cit.*, p. 5.

¹⁴ R. Choquette, *op. cit.*, p. 5.

¹⁵ Notamment dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (voir bibliographie).

1. 2. L'univers romanesque de la paroisse canadienne-française

Lorsque Robert Choquette présente son radiroman, dans une entrevue parue dans *Le Droit* du 26 octobre 1936, il mentionne que l'un des objectifs de sa création est d'abord de représenter la vie « humaine », au-delà du simple portrait de la vie canadienne-française :

Ce que je cherche à peindre, ce ne sont pas tant des gens de la campagne mais des hommes tout simplement. Tout ce qui est folklore proprement dit, tout cela qu'on voudrait me faire admirer parce que c'est canadien et non parce que c'est humain, j'en ai autant que possible libéré ma fresque. [...] Quand une occasion naturelle se présente de les évoquer, je n'y déroge pas, mais je vois à ce que ces scènes ne soient que le véhicule du drame, le jeu des caractères devant rester la chose dominante¹⁶.

Si Choquette tient à souligner le caractère « universel » de son feuilleton radiophonique, il n'en demeure pas moins que le thème de la vie rurale occupe une place importante dans l'univers qu'il crée. D'ailleurs, un titre tel que « *Le Curé de village* » est très significatif dans une société catholique dominée par le clergé, car il fait référence à la réalité quotidienne du public ; chaque village ayant alors son propre curé. En ce sens, ce sont les caractéristiques rattachées à la vie « paroissiale » qui interpellent l'auditeur et non seulement la vie « humaine » qui y est présentée. Cela devient d'autant plus évident avec

¹⁶ R. Legris, *op. cit.*, p. 56.

l'ajout de « *Scènes de la vie canadienne* » au titre de la version publiée, qui laisse sous-entendre qu'il s'agit d'une représentation de la vie paroissiale des Canadiens français. En ce sens, l'œuvre de Choquette est rattachée au courant régionaliste des années trente, toutefois, à la différence des œuvres de l'époque, sa mise en scène de la paroisse canadienne-française ne semble pas guidée par une idéologie de la terre :

Ce premier radiroman appartient au courant régionaliste de notre littérature et il s'inscrit dans la période des grandes productions romanesques : *Un homme et son péché*, paru en 1933, *Trente arpents* et *Menaud, maître-draveur*, publiés respectivement en 1938 et 1937. Ces œuvres qui sont le chant du cygne de la littérature du terroir, les plus parfaites sans doute, ont trouvé un langage fort différent du *Curé de village* dont l'écriture est à base de dialogues et qui utilise essentiellement l'humour comme mode d'expression d'une vision du monde. Aucun tragique, aucune révolte, aucune passion destructrice dans cette œuvre, mais un univers en ordre, confronté sans trop de heurts à la vie quotidienne¹⁷.

Ainsi, la simplicité de l'écriture de Choquette est en grande partie à l'origine du succès de l'œuvre, car le public de l'époque, auditeurs ou lecteurs, s'est immédiatement identifié à ces personnages qui sont de « bons vivants » ; ils ne sont ni trop bons, ni trop méchants. Comme le fait remarquer l'auteur dans son avant-propos, les vices et les vertus de chacun des personnages sont exposés :

Ces paroissiens du *Curé de village* n'ont aucun désir de passer pour des symboles, c'est-à-dire des clichés, des abstractions dotées de toutes les vertus

¹⁷ *Ibid.*, p. 55.

qu'un homme reçoit d'habitude une fois couché entre quatre cierges. Ils aiment trop la vie pour cela¹⁸.

Aussi, dans l'intention de rendre les scènes réalistes, l'auteur a privilégié des dialogues réduits à l'essentiel, au premier degré, qui sont plus près des conversations réelles. Dans la version publiée, les descriptions explicatives sont également concises et ne sont que des repères dans le temps et l'espace, telles des didascalies. La vie paroissiale du *Curé de village* est donc principalement représentée à travers les dialogues des personnages.

Dans le roman *Le curé de village : Scènes de la vie canadienne*, nous retrouvons l'univers clos d'un village dont chacune des strates sociales est représentée. Les principaux personnages sont le curé, le médecin, le notaire, le maire, le commerçant, les membres de la famille (père, mère et enfants), le célibataire et l'étranger. Bien que chacun de ces membres de la paroisse contribue à la dynamique paroissiale, c'est le curé qui en assure le fonctionnement ; il est en quelque sorte le « moteur » de la paroisse. En fait, l'identité de la paroisse passe nécessairement par son curé, car c'est vers lui que convergent naturellement tous les autres personnages, que ce soit dans un rapport de soumission, de confiance, de respect ou même d'opposition. En ce qui concerne les lieux où se déroule l'action principale des scènes, ils sont

¹⁸ R. Choquette, *op. cit.*, p. 6.

presque toujours situés à l'intérieur du village : l'église, le presbytère, l'école, le magasin général (qui est à la fois le bureau de poste et le restaurant), la salle communautaire, les bureaux du notaire et du médecin et les diverses maisons familiales. Chaque scène présente alors des péripéties du quotidien, c'est-à-dire des anecdotes plutôt banales entourant les grands moments de la vie humaine : naissance, mariage et décès. À titre indicatif, voici les titres des premiers chapitres, lesquels nous donnent une bonne idée de la nature des événements racontés dans ces scènes : Une visite dans la nuit ; Bisbille au restaurant ; Visite de Mlle Landry ; À la boutique de forge ; Picotte pratique son cornet ; La moustache de Didace Brunet ; Séance du conseil municipal ; Une soirée au chantier ; Le curé revient du chantier ; Projet d'une course de chevaux ; Horace Bouchard emprunte des cigares à Toupin ; La veillée au corps chez Josaphat Pilon ; Lionel aux sucres¹⁹. En l'occurrence, le titre d'un chapitre révèle l'essentiel de l'intrigue, car chaque scène est brève et ne comprend que quelques personnages à la fois. Certains titres sont plus généraux mais d'autres comportent des termes qui nous plongent au cœur de la vie paroissiale d'un village canadien-français des années trente. Par exemple, « À la boutique de forge » et « Projet d'une course de chevaux » font référence à une époque où l'on circulait à cheval ; il n'y avait donc pas de « garages » ni de

¹⁹ Pour la liste complète des titres, voir Annexe II.- Titre des chapitres tirés de la table des matières du roman *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*.

« courses automobiles » ! De la même manière, certains termes se rapportent à des traditions canadiennes-françaises qu'il faut connaître pour comprendre de quoi il s'agit dans des scènes telles que : « La veillée au corps chez Josaphat Pilon » ou « Lionel aux sucres ». Ainsi, le premier titre renvoie à une coutume qu'avaient les familles d'exposer le corps de leurs défunts dans le salon de la maison familiale où les paroissiens venaient offrir leurs sympathies : les proches « veillaient » alors près du corps de leur bien-aimé le temps de l'exposition. Le deuxième titre fait référence à une coutume qui existe encore et qui est communément appelée la visite de la « cabane à sucre » : il s'agit d'un temps de l'année, le printemps, où l'on recueille la sève des érables pour en faire un sirop qui se cristallise sur la neige et qui devient une « sucrerie » que l'on peut savourer à l'érablière. Enfin, notons que plusieurs des scènes typiques, représentatives de la paroisse canadienne-française des années trente, que nous retrouvons dans le radiroman n'ont pas été retenues dans l'édition publiée car elles étaient difficiles à insérer dans l'ensemble du roman, selon l'avis de l'auteur :

Pour des raisons d'équilibre, l'auteur a également laissé tomber certains « thèmes » à développements compliqués, qui eussent nécessité ou trop d'explications ou trop de dialogue. Il fallait ensuite biffer les sketches conçus pour le seul médium de la radio : parties de base-ball et de hockey, corvée, noce, course de chevaux, exercice des pompiers volontaires, etc.²⁰

²⁰ R. Choquette, *op. cit.*, p. 5.

Nous retrouvons toutefois certaines de ces scènes au sein de l'univers romanesque de la paroisse dans plusieurs œuvres de cette période, entre autres dans les romans *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*, que nous analyserons dans la deuxième partie de ce travail.

1. 3. Les attributs de « M. le curé » : le prêtre parfait

Dès le début du roman *Le curé de village...*, c'est un curé possédant tous les attributs du « bon pasteur » qui nous est présenté. Il s'occupe de ses fidèles tel un berger de son troupeau : il est le maître par l'autorité cléricale qui lui est légalement conférée, il les protège du danger par les restrictions imposées concernant toute forme de péché, il les rassemble par les convocations dominicales de la messe et il les nourrit par les sermons où les dogmes du catholicisme sont enseignés. Ainsi, l'introduction nous apprend qu'il y a seulement huit jours que M. le curé est arrivé au village et qu'il a déjà rendu visite aux « plus notables paroissiens » et convoqué un comité de dames afin de fonder un Ouvroir ; il ne tarde pas à se faire connaître et à assumer ses fonctions cléricales. Les paroissiens, pour leur part, lui ont organisé une fête de bienvenue, comme il se doit. Bref, c'est un climat harmonieux qui semble s'être établi entre la paroisse et son nouveau curé.

La première scène, intitulée « Une visite dans la nuit²¹ », débute avec M. le curé jouant aux dames avec le notaire du village, alors qu'il fait tempête, un soir de janvier. D'emblée, le curé établit un rapport de complicité avec le notaire, lequel est qualifié d'« intellectuel de la paroisse ». M. le curé a le sens de l'humour et de la répartie ; il se permet même de taquiner son nouvel ami :

Notaire : Vous êtes légèrement taquin, monsieur le curé.

Curé : La taquinerie est le sel de l'amitié, je dirais.

Il répond spontanément par des paroles de sagesse, ce qui est une caractéristique propre au curé : il a toujours quelques proverbes ou versets bibliques à l'esprit, prêts à prouver qu'il est le grand sage de la place. Après avoir échangé quelques propos de ce genre, ils doivent interrompre leur jeu, car on frappe à la porte : il s'agit d'un jeune homme pris de panique, car sa femme doit accoucher et le docteur du village est parti à Québec. Nous constatons que dès qu'un conflit éclate ou qu'une situation difficile demande une intervention, peu importe les compétences nécessaires, c'est au curé que l'on s'adresse, car il est le « chef » du village ; le personnage le plus respecté dans l'organisation de la paroisse.

²¹ R. Choquette, *op. cit.*, p. 7-10.

Le prêtre catholique sait tout, voit tout et peut tout. C'est donc avec un grand calme et des paroles rassurantes que M. le curé aborde le jeune homme pendant qu'ils se rendent auprès de la future maman : « Tout va bien aller, vous allez voir. [...] Allons, allons, du calme, du calme. » Il prend même un ton de confiance pour l'inciter à exprimer ses sentiments :

Mon garçon, [...] Dis quelques mots... De temps en temps, au moins. Ne ronge pas tes pensées, comme ça. [...] Calme-toi, mon jeune. [...] Ne laisse pas les sentiments amers t'envahir, mon ami. [...] C'est ça, dis-moi, mon garçon, parle-moi d'elle. [...] Tu peux être assuré que je comprends, mon garçon. [...] Une femme courageuse, un toit pour t'abriter, une terre pour te nourrir : tu n'es pas trop à plaindre, sûrement non.

En exerçant son devoir de confesseur, M. le curé joue le rôle de psychologue : il tente de désamorcer la panique du jeune homme en le faisant parler afin d'établir une relation de confiance. Il éprouve de la sympathie pour cette âme qui souffre et s'empresse de lui offrir une solution temporaire : « François, veux-tu que nous fassions passer le temps ? Veux-tu que nous récitions un chapelet, tous les deux ? [...] Tu vas voir que les minutes vont passer vite. Je commence. » Lorsqu'ils arrivent enfin à la maison, la sage-femme leur apprend la bonne nouvelle de la naissance d'un garçon et d'une maman qui a survécu ; le jeune homme éclate alors en sanglots et se jette dans les bras du curé, lequel lui dit : « Mais oui, viens dans mes bras. Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu pleures ? [...] je suis content, mon François. » En bon pasteur, il partage les malheurs et les bonheurs de ses « enfants », car il est profondément

préoccupé par leur santé spirituelle, physique et sociale. Dans ce chapitre, nous retrouvons ces trois types d'interventions que le curé doit assumer dans le cadre de son ministère paroissial : il est dans le domaine de l'intervention sociale lorsqu'il crée des liens d'amitié avec le notaire et la jeune famille, de l'intervention physique lorsqu'il doit se rendre au chevet de la jeune femme qui accouche et de l'intervention spirituelle lorsqu'il incite le jeune homme à prier dans sa détresse. Ainsi, nous pouvons affirmer qu'il intervient dans la vie de ses fidèles de deux façons : d'abord paternelle, car il sait se faire respecter tout en les protégeant et en leur portant secours en temps de détresse et également maternelle, car il veille jalousement sur ses enfants tout en étant bienveillant, prévenant et accueillant. M. le curé est donc à la fois le père et la mère « spirituels » de ses paroissiens.

La deuxième scène, intitulée « Bisbille au restaurant²² », nous permet de relever d'autres éléments démontrant les caractéristiques du pasteur idéal. Alors que M. le curé se rend au bureau de poste, il fait la rencontre de son marguillier²³, Élie Brindamour, un homme qui doit renoncer au travail pour cause de maladie chronique. Ce dernier accueille son nouveau curé avec

²² R. Choquette, *op. cit.*, p. 11-13.

²³ Le marguillier est un des membres composant le bureau du conseil de fabrique d'une paroisse; un laïc chargé de la garde et de l'entretien d'une église. (*Le Petit Robert*, édition 2000).

beaucoup de respect et saisit l'occasion de lui faire savoir que des gens de la paroisse l'accusent faussement : « Vous comprenez, monsieur le curé, faut toujours qu'il y ait des méchantes langues : autrement, le monde ne serait plus le monde, je suppose bien. Ça fait qu'il y en a qui m'accusent de manquer de courage. » À ces propos, M. le curé se fait rassurant : « Faut pas prêter l'oreille à ces jugements. Si votre état de santé vous oblige au repos complet... » ; il est attentif et s'informe du bien-être de ses interlocuteurs : « Vous êtes souffrant, monsieur Brindamour ? [...] Qui vous accuse ? » Constatant que Brindamour a la parole facile, M. le curé en profite pour s'informer à propos de quelques paroissiens, après quoi il ajoute : « Vous m'avez l'air d'une paroisse modèle. » C'est à ce moment qu'une querelle se fait entendre au restaurant et que M. le curé intervient pour calmer les deux hommes en conflit. M. le curé est toujours au bon endroit, au bon moment, et il peut éviter que certains conflits dégénèrent en discutant avec les opposants. Ainsi, dès qu'il entre dans le restaurant, les deux hommes concernés se calment et se montrent coopératifs. Tout comme le ferait une mère, M. le curé tente de les faire raisonner :

Qu'est-ce qui ne va donc pas, mes enfants, qu'on vous entend de la rue, comme ça ? [...] Allons, allons, ne parlez pas comme ça. Un peu de respect, s'il vous plaît. Les sentiments du cœur, surtout ceux des autres, on ne traite pas ça à la légère.

Devant l'intervention de l'autorité cléricale, les opposants réagissent comme des enfants en s'accusant l'un et l'autre :

Curé : Tu me permets, mon cher... (Cherchant le nom.)... mon cher Lionel, d'être un peu surpris de te trouver mêlé à cette querelle ?

Lionel : Je m'excuse, monsieur le curé, mais si vous saviez...

Noiraud : Il m'accuse d'avoir fait un tour que je n'ai pas fait.

Lionel : Monsieur le curé, c'est pas d'autre que lui, je suis prêt à mettre ma main dans le feu.

Curé : Mais enfin, une taquinerie, mon cher Lionel, faut jamais prendre ça au sérieux.

Lionel, sombre. : Pas un tour comme celui-là.

En fait, le conflit en lui-même est de nature enfantine : il ne s'agit que d'un message cloué sur un poteau de télégraphe révélant les amours « secrètes » d'un jeune homme et d'une jeune fille de la paroisse. Tout comme dans la première scène, nous retrouvons l'intervention de M. le curé dans les différents domaines de la vie de ses paroissiens : son intervention sociale est démontrée lorsqu'il s'intéresse au sort de cet homme qui semble rejeté par son entourage et lorsqu'il tente d'en apprendre davantage à propos de ses paroissiens, son intervention physique est démontrée lorsque sa simple présence suffit pour mettre fin au conflit entre les deux hommes et finalement, son intervention spirituelle est démontrée lorsqu'il incite les opposants à se respecter mutuellement. Nous retrouvons donc le « bon pasteur » des évangiles, lequel prend soin de son troupeau, en veillant patiemment sur chacune de ses brebis, même lorsqu'il doit ramener les brebis égarées dans le droit chemin.

Enfin, parmi les traits généraux qui identifient le personnage ecclésiastique dans *Le curé de village*, une caractéristique le distingue plus particulièrement : son titre de curé. Ce protagoniste n'a pas de prénom ou de nom de famille comme les autres personnages, il est simplement « M. le curé ». Ce terme fait référence à un symbole religieux et non à un individu. « M. le curé » est un titre « neutre » attribué à tout homme qui porte la soutane et qui est responsable d'une paroisse catholique qui lui est attribuée. Ce nom est plus qu'un simple signifiant, il est le signe de la consécration à l'œuvre de Dieu sur la Terre, de son appartenance à l'Église, par le renoncement à l'appartenance biologique d'une famille. Ainsi, il n'est plus le fils de monsieur et madame untel, il est d'abord le serviteur de Dieu. De ce fait, les paroissiens accordent une grande importance à ce représentant de Dieu auprès d'eux et en le nommant « M. le curé », ils indiquent un grand respect pour sa fonction cléricale ainsi qu'une soumission à son autorité spirituelle. En somme, ce titre démontre qu'il ne s'agit pas d'un homme ordinaire, car « M. le curé » est irréprochable : un modèle idéalisé.

1. 4. L'idéalisation du prêtre catholique

La description des deux premières scènes du *Curé de village* nous a permis de relever les principaux attributs du personnage de « M. le curé » qui participent à l'idéalisation du prêtre fictif. Si nous n'avons retenu que ces deux extraits, c'est que nous les jugeons suffisamment représentatifs de l'ensemble du roman en ce qui concerne le personnage du curé. Les scènes suivantes sont une succession de péripéties dans lesquelles M. le curé resurgit de façon récurrente : il intervient avec la même attitude, le même discours et pose les mêmes gestes. Correspond-il au modèle du parfait curé tel que représenté dans l'imaginaire collectif des Canadiens français des années trente ? Benoît Lacroix dresse un portrait révélateur de la représentation du prêtre catholique dans l'imaginaire de son enfance :

À l'époque, Monsieur le curé est l'être le plus populaire que nous connaissions en milieu rural. L'histoire montre qu'il possède une autorité morale quasi incontestable. N'est-ce pas assez significatif que le départ ou l'arrivée d'un curé de paroisse soit l'objet d'une fête et d'un cortège plus imposant, encore en 1940, que celui habituellement réservé à l'évêque... et même au député. [...] Ce qui ratifie l'autorité paroissiale de Monsieur le curé est qu'il chante la grand-messe, qu'il bénisse, qu'il consacre, administre, baptise, confesse, visite les malades, apporte le viatique, préside les funérailles. À l'occasion, sur requête ou non, il arrête une querelle, soulage une misère. En cas d'urgence, le voici banquier, fermier, médecin, professeur, éducateur, notaire, postier. Surtout, il habite un lieu quasi sacré, le presbytère. [...] Avec le médecin, il est la plupart du temps l'homme le plus instruit de toute la pa-

roisse. [...] Son autorité sacrée se fait amplement visible par un habit long, une soutane noire, et la tonsure²⁴.

Cette description du curé de paroisse correspond en effet à celle du curé idéal imaginé par Choquette : il s'agit d'un personnage auquel est attribué un rôle omniprésent, omniscient et omnipotent au sein de sa paroisse. D'ailleurs, les attributs du prêtre idéal sont récupérés plus d'une fois dans la représentation romanesque du curé de paroisse²⁵, car un personnage aussi symbolique et idéalisé alimente bien des « illusions » dans l'imaginaire collectif et relève ainsi en grande partie de la fiction :

Notre esprit est meublé de représentations collectives à travers lesquelles nous appréhendons la réalité quotidienne et faisons signifier notre monde. [...] Il va sans dire que cet imaginaire social est en prise sur les textes et l'iconographie de son époque. Il s'en inspire et s'en nourrit incessamment. [...] On peut en bonne logique supposer que chaque communauté transmet à ses membres un éventail de représentations collectives à l'aide desquelles chacun se figure le monde²⁶.

Ainsi, le public (lecteur ou auditeur) de l'époque reconnaît en « M. le curé » les caractéristiques qu'il attribue au véritable curé, du moins, à l'idée qu'il se fait de l'individu qui porte ce titre. Dès lors, la conception imaginaire que le public nourrit à l'égard du curé se confond avec la « construction » romanes-

²⁴ Benoît Lacroix, *La foi de ma mère, La religion de mon père*, Québec, Éditions Bellarmin, 2002, p. 340-345.

²⁵ Voir Annexe I : La liste bibliographique des romans québécois représentant un ou plusieurs membres du clergé catholique de 1935 à 1965 témoigne de la récupération de ce modèle.

²⁶ Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 9-10.

que du personnage fictif, ce qui est reconnu comme étant l'une des fonctions du cliché :

Leur capacité de « représentation » et leur aptitude à entraîner la conviction dépendent entièrement du fond discursif sur lequel ils [les clichés] se détachent. Aussi est-ce au sein d'un système romanesque spécifique que le cliché se donne, sous l'un de ses aspects du moins, comme un facteur de vraisemblabilisation. Le roman réaliste tend à assurer, à travers une illusoire transparence du texte, la lisibilité du monde. [...] L'automatisation amène à reconnaître plutôt qu'à percevoir de façon neuve aussi bien la matière verbale que le monde « représenté » à travers elle. Elle assure ainsi la vraisemblance du roman réaliste, non seulement parce qu'elle soustrait le procédé artistique à la conscience du lecteur, mais aussi parce qu'elle le renvoie à l'image préétablie qu'il se fait du réel²⁷.

En ce sens, l'utilisation du cliché ou du stéréotype du personnage ecclésiastique, tel que celui de « M. le curé », donne l'illusion d'une représentation réaliste du clergé catholique. Cela dit, malgré l'étroite relation qui existe entre les notions définissant le stéréotype, le cliché et l'archétype, ce curé « modèle » nous semble davantage relever de l'archétype, lequel est défini comme étant un « type primitif ou idéal ; original qui sert de modèle²⁸ ». En voulant faire de son protagoniste un modèle idéal, Choquette n'a retenu que les attributs « valorisant » le personnage du curé. Ainsi, il n'a pas simplement récupéré le « cliché » tel que véhiculé dans l'imaginaire collectif de l'époque, autrement il aurait accordé quelques défauts à son protagoniste, mais il en a

²⁷ Ruth Amossy et Elisheva Rosen, *Les discours du cliché*, Paris, Société d'enseignement supérieur, 1982, p. 47-49.

²⁸ Définition tirée du *Petit Robert*, édition 2000.

fait un original servant de modèle. Il faut dire que ce choix relève d'abord d'une contrainte sociale :

Pour sa part, l'auteur a énoncé à plusieurs reprises les motifs de ses choix dans la création de ses personnages. Étant donné la diffusion très large du radiroman et les idéologies religieuses très marquées au cours de ces années, il a conçu son curé selon un modèle inattaquable. [...] Attaquer l'image d'un curé par trop d'aspects humoristiques, même secondaires, risquait d'amener un flot de réactions du public et du clergé contre l'auteur qui se serait vu condamné, tout en perdant commanditaire et programme. [...] Il ne faut pas s'étonner des réactions diverses qu'a suscitées le personnage-clé de l'œuvre. En effet, le contexte social dans lequel a été publiée cette œuvre ne pouvait favoriser une analyse critique de ce qui jusqu'alors avait été, comme institution, l'un des fondements mêmes de la société québécoise²⁹.

La mise en contexte sociohistorique de l'œuvre confirme que c'est sans doute pour éviter les reproches, notamment de la part du clergé, que Choquette a créé un personnage du curé irréprochable. Or, s'il apparaît évident qu'il y a eu vraisemblablement peu de curés aussi « parfaits » que « M. le curé » dans l'histoire du règne catholique au Québec, nous savons que l'influence du clergé a définitivement contribué à entretenir et à nourrir ce modèle idéalisé du prêtre fictif. Le personnage de Choquette ne fait donc que refléter cette idéalisation du curé de paroisse en reconstituant un archétype du personnage ecclésiastique, construit à partir des représentations collectives du clergé catholique dans les années trente.

²⁹ R. Legris, *op. cit.*, p. 63-64.

2. La caricature du personnage ecclésiastique dans *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*

L'univers romanesque des romans *Au pied de la pente douce*¹ et *Les Plouffe*², de Roger Lemelin, est sensiblement le même que celui du *Curé de village*, de Robert Choquette. On y retrouve une juxtaposition de tableaux de mœurs ayant pour univers social la paroisse catholique canadienne-française et son traditionnel curé. Cependant, bien que les personnages et les lieux soient relativement les mêmes, l'élaboration des intrigues et de la description des personnages est davantage développée dans les récits de Lemelin. En fait, la perspective narrative permet déjà d'observer une transformation dans la représentation du personnage ecclésiastique : alors que les caractéristiques de « M. le curé » dans *Le Curé de village* ne sont repérables qu'à travers les dialogues, la narration dans *Les Plouffe* donne une description détaillée de chacun des membres du clergé. Ainsi, les dialogues dans *Le Curé de village* ne font que démontrer « comment » M. le curé assume parfaitement ses responsabilités cléricales, tandis que le narrateur des *Plouffe* raconte « pourquoi » le curé et ses vicaires³ réussissent difficilement à maintenir leur autorité auprès des pa-

¹ Roger Lemelin. *Au pied de la pente douce*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 332 p.

² Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Québec, Bélisle, 1948, 470 p.

³ Le vicaire est celui qui exerce en second les fonctions attachées à un office ecclésiastique; prêtre qui aide et remplace éventuellement le curé. On lui donne le titre d'« abbé ». (*Le Petit Robert*, édition 2000).

roissiens. Alors que les pensées et les intentions de « M. le curé » ne sont jamais dévoilées, celles du curé Folbèche et de ses vicaires sont révélées par un changement de voix dans la narration. Cette distinction est significative car elle apporte une dimension nouvelle à la mise en scène du clergé : ce dernier est représenté sous forme de caricatures par la voix ironique de la narration.

Notre objectif, dans cette deuxième partie, est donc de démontrer comment le ton ironique de la narration dans les romans de Lemelin dresse un portrait caricatural du modèle idéalisé du personnage ecclésiastique. Dans un premier temps, nous présenterons l'univers romanesque de la paroisse de Saint-Joseph, dans les romans *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*. Ensuite, nous décrirons chacun des personnages formant le clergé de cette paroisse en relevant leurs attributs caricaturaux et enfin, nous verrons comment la narration participe à la construction de ces caricatures du prêtre catholique.

2. 1. L'univers romanesque de la paroisse de Saint-Joseph

Tout d'abord, il faut spécifier que si nous avons regroupé les deux romans de Lemelin, c'est qu'ils sont en quelque sorte complémentaires. *Au pied de la pente douce* a été publié en 1944 et raconte les péripéties d'une paroisse,

Saint-Joseph, située dans le quartier de Saint-Sauveur, dans la ville de Québec. *Les Plouffe*, publié en 1948, reprend le même univers romanesque, mais en centrant le nœud de l'intrigue autour des membres de la famille Plouffe. Cela dit, le roman *Au pied de la pente douce* permet de mieux saisir les composantes de cette paroisse, puisque dans *Les Plouffe* on ne fait que la mentionner sans en faire une description élaborée ; conséquemment, la description du clergé est reléguée au second plan. *Au pied de la pente douce* a également suscité plus d'intérêt que *Les Plouffe* au niveau de l'écriture du récit, entre autres pour les raisons suivantes :

Tout d'abord, l'œuvre [*Les Plouffe*] n'est pas d'une lecture attrayante. En second lieu, elle n'est que la continuation, sur un mode laborieux, du premier roman de l'auteur, *Au pied de la pente douce*. Enfin, et peut-être surtout, elle a été, durant plusieurs années, le sujet d'un feuilleton radio-télévisé [...] L'image a obnubilé l'écriture⁴.

Tout comme *Le Curé de village*, *Les Plouffe* a surtout connu ses heures de gloire auprès du public dans sa version scénarisée intitulée *La famille Plouffe*. Cela dit, le roman nous permet néanmoins de compléter le portrait du curé Folbèche livré dans *Au pied de la pente douce* puisque nous le retrouvons vieilli de quelques années et confronté à de nouvelles réalités.

⁴ Jean-Charles Falardeau, « *Les Plouffes* », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, tome III, p. 762.

Dans *Au pied de la pente douce*, la dynamique interne de la paroisse est décrite dans ses moindres détails. Dès les premières pages, nous retrouvons une atmosphère agitée par des événements plutôt banals, ce qui n'est pas sans nous rappeler l'ambiance de la paroisse du *Curé de village*. En fait, les intrigues sont rattachées à des anecdotes du quotidien : vol de pommes dans le verger des pères Dominicains, discussion animée sur la politique au magasin général, séance de bingo à la salle paroissiale, pétard éclaté pendant la messe, intrigues amoureuses d'adolescents et conflits entre membres d'une famille ou entre paroissiens. Mais, contrairement au *Curé de village*, ces péripéties servent d'éléments déclencheurs à deux tragédies : la mort du frère de Denis, un des personnages principaux, et la mort de Jean, le rival de ce dernier. En outre, la description élaborée des personnages permet de poser un nouveau regard sur la représentation de la paroisse romanesque : les actions des personnages ne sont plus seulement rapportées, leurs intentions et leurs motivations sont exposées. La conception de la paroisse traditionnelle se trouve ébranlée par un renversement des valeurs chrétiennes. Ainsi, bien que les personnages affichent une apparence de piété, ils sont rongés par l'orgueil, l'envie, la jalousie, l'animosité, la rancune et bien d'autres vices, et ce, indépendamment de leur rang social : « Toutes les valeurs religieuses semblent s'être perverties. Le cadre paroissial supporte moins la démarche

religieuse qu'il ne fomenté des passions mesquines et ridicules qui se couvrent d'un vêtement religieux⁵. » L'humanité de la paroisse de Saint-Joseph est mise à nu, exposant ses instincts primitifs de survie, où chacun se bat pour faire sa place, sans profonde considération pour autrui.

Dans *Les Plouffe*, ce ne sont plus seulement les personnages qui vivent des conflits intérieurs, mais c'est également l'espace de la paroisse qui éclate :

L'espace toutefois s'entrouvre ou éclate de multiples façons, soit parce que les personnages en sortent fréquemment et l'agrandissent aux dimensions de toute la ville, soit que le monde extérieur lui-même y pénètre physiquement ou symboliquement. Par ces failles, les acteurs du drame cherchent les voies d'une émancipation de leurs destins respectifs⁶.

Alors que l'univers romanesque de la paroisse dans *Au pied de la pente douce* se trouve bouleversé par des conflits qui éclatent au sein de la communauté, les conflits de la paroisse des *Plouffe* sont provoqués par des intrusions de l'extérieur, telles que la visite d'un pasteur protestant, et le début de la Deuxième Guerre mondiale. La paroisse qui était devenue un microcosme de la société, régissant ses propres règles organisationnelles, se trouve engloutie par la ville qui l'entoure. La curiosité grandissante de certains paroissiens les amène à défier les limites de la paroisse afin d'aller explorer un nouveau

⁵ Paul-Émile Roy, « L'évolution religieuse du Québec d'après le roman de 1940 à 1960 », Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1980, p. 44-45.

⁶ J. C. Falardeau, *op. cit.*, p. 762.

monde (notamment le personnage de Denis Boucher qui tente d'échapper à la vie contraignante de la paroisse). Les paroissiens sont donc confrontés à de nouvelles idées religieuses et politiques ; si certains y adhèrent avec enthousiasme (surtout les jeunes), la plupart craignent l'inconnu et se replient sur la structure encore bien établie de la paroisse (les impératifs de la vie familiale étant souvent la cause de cette résignation).

2. 2. Les attributs des membres du clergé de la paroisse de Saint-Joseph

Dans les deux romans de Lemelin, *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*, c'est le clergé qui gouverne encore la paroisse. Dans le premier roman, les membres du clergé jouent un rôle de premier plan, nous les retrouvons dans chacune des scènes principales et ils exercent une influence déterminante dans la vie des paroissiens. Même si certains personnages sont tentés de défier l'autorité cléricale, ils n'osent que timidement la remettre en question et finissent par se soumettre. Il faut dire que ce clergé est composé de M. le curé et de ses trois vicaires, ce qui le rend imposant et omniprésent dans la vie des paroissiens. Dans le deuxième roman, le clergé n'occupe pas le même espace, d'abord parce qu'il est surtout question de la famille Plouffe et également parce que le curé Folbèche n'est plus aussi influent. Dans un premier

temps, nous dresserons donc les portraits des vicaires de M. le curé dans *Au pied de la pente douce*, et ensuite, nous ferons ressortir les attributs du curé Folbèche, que nous retrouvons dans les deux romans.

2. 2. 1. L'abbé Oscar Charton : le prêtre artiste

L'abbé Charton est décrit comme étant « un intellectuel solitaire, un musicien inconnu, un ermite volontaire parmi les hommes et les saints⁷. » Il est un éternel insatisfait, condamné à refouler sa passion pour la musique et la poésie, se contentant de son humble ministère dans la modeste paroisse de Saint-Joseph. Lorsqu'il se laisse aller à des moments d'« extase intellectuelle » dans sa chambre, on lui demande de rester silencieux : « Et sa vie se passait ainsi : elle oscillait du presbytère à la rue, des crises de beauté stériles aux enfants blessés des mères fécondes⁸. » Ainsi, lorsqu'il est désigné pour dire la messe et qu'on le remplace à la conduite de la chorale, il est bien malheureux car il doit renoncer à faire chanter ses propres compositions. En l'occurrence, ses sermons sont longs et ennuyeux puisqu'il réserve tout son dynamisme à

⁷ Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1999, p. 44.

⁸ *Ibid.*, p. 44.

la musique. C'est pourquoi, à la direction des chantres, muni de son bâton d'ivoire et de son ambon à porte-voix, il devient un autre homme :

Il y montait comme une nuée faite chair, regardait ses chantres de haut, les magnétisait du regard [...] C'était un tourbillon de gestes, un épouvantail musical [...] Le morceau exécuté, l'abbé Oscar Charton esquissait une petite moue mécontente pour signifier qu'on n'atteint jamais la perfection, cependant que, tout dépeigné, il traquait le miroir de l'organiste, la seule chose sur l'estrade à laquelle il souriait⁹.

L'importance que ce prêtre accorde à son apparence surpasse sa réelle préoccupation des âmes et dresse un mur entre lui et les paroissiens ; alors qu'une mère désire lui confier son chagrin en lui annonçant de la mort prochaine de son fils, elle garde le silence, car « l'abbé Charton étrennait un casque de vision, et il avait l'air heureux¹⁰ ».

En fait, l'abbé Charton, n'arrivant pas à satisfaire sa soif de grandeur dans les tâches spirituelles du prêtre, préfère se rendre indispensable aux tâches d'ordre « esthétique ». Nous en voyons un exemple lorsqu'il intervient dans un conflit familial en interpellant les opposants d'un ton réprobateur : « C'est ainsi qu'on s'aime les uns les autres¹¹? » Bien qu'il semble vouloir les encourager à agir en chrétiens, les actions qu'il pose ensuite n'ont rien de spirituel : il panse les blessures corporelles. La description de l'abbé dans cette

⁹ *Ibid.*, p. 95.

¹⁰ *Ibid.*, p. 172.

¹¹ *Ibid.*, p. 43.

scène démontre à quel point il n'est plus préoccupé que par des détails insignifiants, lesquels deviennent en sa présence des spectacles. Il s'avance vers le coupable avec « majesté » pour soigner sa blessure, comme s'il s'agissait d'un geste d'héroïsme : « L'atmosphère était à la cérémonie, comme à la grand-messe¹² ». Le blessé s'abandonne alors au prêtre avec « onction », et ce dernier sort une boîte de diachylons de sa poche :

Cette boîte à diachylons faisait partie du ministère du bon vicaire. Tous les matins, après la messe et la lecture de son bréviaire, il se baladait par les rues, en quête de petits bobos. Il les cherchait avec un dévouement tranquille. [...] l'eau lui venait à la bouche devant les grosses coupures¹³.

L'errance de l'abbé Charton dans les rues de la paroisse lui permet de rester alerte et d'intervenir immédiatement lorsque le besoin se présente ; il arrive « comme une Providence¹⁴ » dans la maison de ses ouailles. Cela dit, il interrompt rarement les bagarres, car il aime soigner les blessures, et il s'intéresse davantage à certains jeunes pour des raisons purement esthétiques. Ainsi, il salue un de ses paroissiens en souriant, car ce dernier « possédait une belle voix de basse [et il] était une recrue possible pour la chorale de la grand-messe¹⁵ ». Les jeunes ont remarqué la tendance de l'abbé Charton à profiter des autres : lorsqu'il va remettre des partitions à sa jeune choriste, ils ne peu-

¹² *Ibid.*, p. 43.

¹³ *Ibid.*, p. 43.

¹⁴ *Ibid.*, p. 44.

¹⁵ *Ibid.*, p. 47.

vent s'empêcher de soupçonner la nature de ses motifs : « Les gars se retournèrent, moqueurs, et chuchotèrent que l'abbé Charton amadouait la famille, car Zéphirin Lévesque venait d'acheter une auto¹⁶». En effet, l'abbé Charton aime bien les balades en voiture, le dimanche après-midi...

2. 2. 2. L'abbé Ramsay Trinchu : le prêtre intellectuel

L'abbé Trinchu se considère supérieur aux paroissiens de Saint-Joseph et c'est à contre-cœur qu'il exerce son ministère dans cette misérable paroisse : « Cet ecclésiaste qui se donnait des airs de grande race attendait son transfert chez des ouailles plus cultivées, moins terre-à-terre¹⁷. » Alors que les assistants de la messe apprécient les présentations du chœur de la paroisse, ne connaissant rien à la « grande » musique, l'abbé Trinchu fait une « moue dédaigneuse¹⁸» si un chantre commet une faute, car lui seul est assez cultivé pour évaluer la qualité de cet art. Il est si convaincu que son appel au ministère n'est pas désigné pour cette pitoyable paroisse qu'il ne s'intègre pas et demeure distant envers les paroissiens : « Son programme consistait plutôt à les ignorer et à s'éloigner d'eux au plus vite. Même en chaire, devant eux, il

¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

¹⁷ *Ibid.*, p. 98.

¹⁸ *Ibid.*, p. 98.

planait, il s'adressait aux habitants de la Lune¹⁹. » Sa rancœur fait de lui un prêtre intolérant, dont le ton des sermons est amer ; la chaire lui sert davantage de tribune politique : « Ses sermons, commencés sur un ton lassé, parfois nuancé de dédain, tournaient toujours en imprécations, en gestes larges, enflammés d'un irréal et obscur nationalisme²⁰. » Toutefois, ses élans de patriotisme trouvent peu d'écho et endorment littéralement son auditoire. En fait, il est plutôt la risée de la paroisse qui s'amuse à le surnommer « L'abbé magnat de la banane²¹ », car il passe ses soirées chez le marchand de bananes. Au comble du ridicule, un pétard éclate pendant l'un de ses sermons, alors qu'il croyait avoir atteint le sommet de son art oratoire :

L'abbé Trinchu trouva la vie amère. Sa revanche oratoire avortait. L'explosion se manifestait par un simple petit pétard. [...] L'abbé Trinchu s'en allait vers la sacristie, traduisant son indifférence en grands gestes. « Vous l'aurez voulu, endurez » !

Il aspire au jour où il réveillera les fidèles de leur indifférence à la nation et où ils réagiront vivement à son appel et non à l'égard un insignifiant pétard, comme des gamins :

Là où il irait, lui, les drapeaux bleus, blancs, rouges, claqueraient au vent, sur les cordes à linge, les poteaux de téléphone, et ils serviraient même de vêtements sacerdotaux. Les boîtes à musique, au lieu de brailler du jazz, vous secoueraient triomphalement de chants patriotiques, et les moribonds qu'il administrerait auraient au dernier soupir des mots historiques. Il avait compilé son programme en un volume inédit : *Le Canadien français, maître et roi*.

¹⁹ *Ibid.*, p. 110.

²⁰ *Ibid.*, p. 111.

²¹ *Ibid.*, p. 112.

Le Christ et la Vierge étaient proclamés chef et patronne du nouveau parti et tous les défenseurs de la *Race* avaient droit à un jour férié²².

2. 2. 3. L'abbé Bongrain : le prêtre manuel

L'abbé Bongrain, tel que son nom le sous-entend, est présenté comme ayant bon cœur, c'est le seul qui semble aimer exercer son ministère auprès des gens du peuple. Alors qu'il rencontre un garçon qui vient de voler des pommes aux pères Dominicains, il l'aborde joyeusement : « La récolte a été bonne ?²³ », au lieu de réprimander le jeune voleur, il mange une pomme avec lui ; il ne porte pas de jugement sur les actions de ses paroissiens. En fait, il ne se fie pas aux apparences et il est peu préoccupé par sa propre image de prêtre : « L'abbé Bongrain jouissait avec une sorte d'âpreté du travail manuel, ne se souciait pas des brindilles et des débris d'écorce qui pendait sur sa soutane. Boucher le contempla avec amitié²⁴. » Il est décrit comme étant le « prêtre tant aimé des Mulots²⁵ », il est même considéré comme un aumônier²⁶ à leurs yeux. D'ailleurs, c'est lui que l'on va quérir pour administrer l'Extrême-Onction aux deux jeunes mourants du récit, d'abord Gaston, et en-

²² *Ibid.*, p. 111.

²³ *Ibid.*, p. 33.

²⁴ *Ibid.*, p. 34.

²⁵ *Ibid.*, p. 35.

²⁶ L'aumônier est celui qui est chargé de l'instruction religieuse, de la direction spirituelle dans un établissement, un corps. (*Le Petit Robert*, édition 2000)

suite Jean. Il exécute alors les rituels religieux avec une profonde sympathie pour la famille et tente de la consoler.

L'abbé Bongrain se mêle aux gens de la paroisse et va là où ils se rassemblent. Alors que quelques hommes discutent au magasin général, il donne son opinion et démontre des signes d'affection en donnant des petites tapes d'encouragement sur leurs épaules :

L'abbé Bongrain souriait à celui-ci, taquinait celui-là. On sentait que cet homme solide était l'ami de tous. Il n'était pas beau, l'abbé Bongrain. [...] À première vue, il donnait l'impression d'un pharaon bien planté, aux épaules larges, bon enfant, et qui ne s'en fait pas avec les péchés des hommes. [...] Il aimait les ouvriers et son âme de prêtre donnait l'illusion d'un bon Dieu qui vous touche. [...] C'est par lui que les Mulots concevaient leur Dieu²⁷.

Il n'est pas effrayé devant les conflits et intervient sans hésitation, car il sait que les paroissiens le respectent. Toutefois, les paroissiens ne lui accordent pas ce respect simplement parce qu'il est un membre du clergé, mais bien parce qu'il est un des leurs. De ce fait, l'abbé Bongrain est différent de ses confrères car il fait partie du « clan » des hommes de la paroisse, contrairement à la plupart des prêtres « traditionnels » qui se rangent habituellement du côté des mères (on n'a qu'à penser à la complicité que curé Folbèche entretient avec la mère Plouffe). Il entreprend également son ministère paroissial de la même manière qu'un ouvrier son travail ; il s'agit de tâches « concrètes »

²⁷ *Ibid.*, p. 53-54.

qu'il doit accomplir, lesquelles n'ont rien de « mystique » : « Au club, l'abbé Bongrain salua la bande : « Je vous quitte, les gars, j'ai trois baptêmes »²⁸ ».

L'abbé Bongrain connaît la vie « dure » puisqu'il a travaillé dans des mines alors qu'il était étudiant ; il s'identifie aux ouvriers qu'il appelle amicalement « les gars²⁹ ». En fait, le langage de l'abbé Bongrain relève davantage du monde ouvrier que de celui de l'Église, ainsi il ne gênera pas pour interrompre une conversation par des termes familiers : « Fermez-vous donc³⁰ ! ». Ce manque de « préciosité » dans ses comportements interpersonnels lui ont d'ailleurs été reprochés par ses confrères : « Au séminaire, on l'avait traité d'arriviste de la soutane, de gros mineur, lui, le gars qui échappait un « sacre » dans ses colères³¹ ».

L'abbé Bongrain est le seul des prêtres du roman ayant des similitudes avec « M. le curé », du *Curé de village* : ses actions et ses paroles semblent motivées par un attachement profond aux simples gens de la paroisse ouvrière. Toutefois, par ses manières grossières et son goût pour les tâches manuelles de la vie paroissiale, il est tout autant une caricature du prêtre que le curé

²⁸ *Ibid.*, p. 58.

²⁹ *Ibid.*, p. 58.

³⁰ *Ibid.*, p. 55.

³¹ *Ibid.*, p. 56.

Folbèche et les deux autres vicaires. Ainsi, lors d'un concours de popularité organisé par le curé Folbèche (un combat de lutte), l'abbé Bongrain encourage les lutteurs : « Il leur racontait les bagarres auxquelles il avait participé dans les mines de Thetford, et s'informait de ce qu'il aurait dû faire pour mieux vaincre³² ». En fait, il est plutôt « dérangeant » car il ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense :

Il mettait Dieu dans de beaux draps, cet abbé Bongrain. Si on avait pu, avec de l'influence, le faire « transférer », ce parent pauvre de la soutane. N'avait-il pas dit que le saint n'était pas saint, et que c'était à Rome qu'on décidait de la béatification et non dans les cuisines bigotes de Soyeuses exaltées³³ ?

2. 2. 4. M. le curé Thomas-Étienne Folbèche : le prêtre administrateur

Dès les premières lignes du roman *Au pied de la pente douce*, ce curé nous est présenté comme étant davantage préoccupé par ses « affaires » que par ce qui se passe dans la vie de ses paroissiens. Alors que des gamins de la paroisse volaient des pommes dans le verger du monastère des Dominicains, M. le curé Folbèche arrosait son parterre et « se consolait de sa honte en pensant qu'on lui laissait ses fleurs³⁴. » Au lieu de chercher à aider ses confrères dans la poursuite des coupables, il se contente de protéger son bien. Encouragé par les Mulots, il assiste aux séances de bingo se déroulant à la salle pa-

³² *Ibid.*, p. 212.

³³ *Ibid.*, p. 214.

³⁴ *Ibid.*, p. 26.

roissiale, même si le jeu est interdit par les lois de la ville. En réalité, c'est tout le prestige que sa présence suscite qui le motive à s'y rendre. Il s'agit d'un personnage égocentrique, qui ne pense qu'au profit de sa propre personne et de ses intérêts financiers :

M. le curé arriva, suivi de Gus Perreault. L'assistance se leva et applaudit. M. le curé, souriant, les plaça à ses côtés. Le digne prêtre se retourna vers le public et mordit sa lèvre enflée de satisfaction. La salle, pleine à craquer, prenait à ses yeux l'aspect d'une bourse bourrée de monnaie, prête à crever³⁵.

Cette comparaison entre les paroissiens et une bourse démontre l'obsession pécuniaire du curé Folbèche. Il est avant tout « administrateur » de l'église et plus sa cote de popularité est élevée auprès de son public, plus il est assuré d'une bonne récolte à la quête du dimanche matin. Il profite alors de chaque occasion qui se présente pour étendre sa popularité même au-delà des limites de sa paroisse. Ainsi, suite à la guérison miraculeuse d'une paroissienne, un mercredi soir, il avait « organisé ses fameux mercredis de saint Joseph, cérémonies qui attiraient les pieuses gens des autres paroisses. [...] La paroisse avait donc son style, sa spécialité dans les choses de la religion, ses mercredis³⁶. » Il organise également des concours de popularité, un combat de lutte annuel, au terme duquel le gagnant reçoit le portrait encadré de leur curé, de cette façon, un des objets les plus prisés de ses paroissiens est sa propre photo, affichée dignement dans les foyers, à la manière d'une vedette de cinéma :

³⁵ *Ibid.*, p. 76.

³⁶ *Ibid.*, p. 94.

« Vous l'avez mérité. C'est le troisième que je donne ainsi à mes gagnants du concours de popularité. Regardez-moi cette moulure. – Ça vaut en tout soixante piastre. » Il y eut un ruissellement de reconnaissance. [...] M. le curé, sur sa photo de quatre pieds carrés, malgré sa simple soutane noire, affichait l'attitude imposante d'un évêque. Les attributs qui rendaient M. le curé mûr pour ce titre s'imposaient à la vue³⁷.

D'ailleurs, la popularité du curé Folbèche s'étend jusqu'à ses supérieurs qui admirent ce prêtre habile « qui savait si bien concilier l'amour de Dieu et les soucis du comptable³⁸» ; l'évêque songe même à lui donner un titre de monseigneur !

Le curé Folbèche se complaît également dans les artifices de la cérémonie religieuse et s'applique à ce que tous ses moindres gestes soient significatifs ainsi, lorsqu'il monte à la chaire, il est reconduit par un caporal. Et lorsqu'il prend ensuite la parole, ce n'est pas pour apporter des exhortations spirituelles mais plutôt pour inciter les fidèles à payer davantage de messes pour les morts, à payer leur place de banc, à payer d'avance leur billet d'entrée, à participer aux quêtes spéciales, à la quête des anges et à la quête du cardinal. Il gère sa paroisse en chiffres et en nombre, tant dans les finances que dans le recrutement des futurs « élus de Dieu » :

Il exploitait sa petite paroisse comme une mine à vocations religieuses [...] Le pasteur avait créé (c'était l'idée de sa vie) une classe complète d'enfants à qui il prêtait une âme ecclésiastique. [...] Ces enfants étaient pour le curé une

³⁷ *Ibid.*, p. 257.

³⁸ *Ibid.*, p. 106.

pléiade de benjamins, de fils choyés. Il les dorlotait de croix d'or, de chapelets, de missels et de biographies de saints. [...] Donc, à Saint-Joseph, quand un enfant ne devenait pas ecclésiastique, ce n'était pas faute d'appels. M. le curé donnait souvent le chiffre des contingents religieux, pour créer l'émulation³⁹.

Alors qu'il vient de consacrer un temps considérable à la lecture des avis de grand-messes et à ses discours moralisateurs, il poursuit avec son bilan financier : « Notre soirée récréative ainsi que le bingo ont donné cent vingt-cinq dollars. C'est un beau résultat, et qui me console. Depuis Noël, on ne meurt presque plus. Les naissances me satisfont cependant⁴⁰. » Même les événements majeurs de la vie humaine sont de moindre importance que les revenus financiers qu'ils génèrent. Son obsession de l'argent découle en grande partie de son désir d'accomplir l'ultime objectif de sa vie : la construction de sa nouvelle église. Ses ambitions vaniteuses le pousseront à féliciter un de ses paroissiens qui vient de perdre son jeune fils : « Mon ami Tit-Blanc. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Je vous félicite. Votre fils sera le premier mort à entrer dans mon église neuve⁴¹. »

En fait, quand le curé Folbèche est venu dans la paroisse, il était animé d'une ardeur évangélique, croyant arriver dans un milieu où abondait le pé-

³⁹ *Ibid.*, p. 101-103.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 104.

⁴¹ *Ibid.*, p. 334.

ché, car il s'agissait après tout de « l'ancien bas-fonds du quartier⁴² ». Cependant, il y avait trouvé surtout la désillusion de la pauvreté et depuis, il en était resté à concentrer tous ses efforts à combler cette faille dans l'ascension de son ministère :

La nécessité engendre l'esprit de découverte aussi bien chez les curés que chez les ministres. Lentement, il s'était remis dans la carapace d'un curé à l'air cossu, et il avait laissé à ses vicaires la tâche de s'occuper des sermons. Il sarclait les poches de l'ouvrier, alléguant que le dollar est un feuillage vicieux qui cache l'âme à Dieu. Les Mulots se plaignaient des occasions de péché qui s'avéraient de plus en plus embarrassantes. M. le curé devint donc le magicien des portefeuilles légers, engrangeant d'abondantes récoltes⁴³.

Déarrassé des tâches spirituelles du ministère paroissial, qu'il a reléguées à ses vicaires, le curé Folbèche a donc tout le loisir de s'occuper des aspects matériels de l'église. Ainsi, tout ce qu'il touche est transformé en investissements financiers. Il entretient également des relations purement « économiques » et favorables à son succès en sélectionnant minutieusement ses marguilliers parmi les fidèles biens nantis, lesquels lui sont totalement dévoués :

Il dirigeait donc son petit troupeau à coup de dénonciations de lieux maudits et de moyens de rachats monnayés. En chef habile, il choisissait ses marguilliers comme un souverain, ses ministres. C'étaient des hommes aimant assez les honneurs pour se plier au moindre désir de celui qui les leur avait donnés. La fabrique, c'était M. le curé⁴⁴.

Il est aveuglé par ses ambitions et cette soif de pouvoir absolu le rend ridicule. Dès qu'il soupçonne une menace, il intervient du haut de la chaire sans

⁴² *Ibid.*, p. 105.

⁴³ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 106.

ménager ses emportements : « Mes chers paroissiens, priez, priez! L'ombre de la griffe de Moscou plane sur nos têtes et menace notre foi, notre église [...] Qui l'aurait cru, chères sœurs et chers frères, nous avons des communistes dans notre paroisse⁴⁵ ! » En réalité, il ne s'agit que de quelques paroissiens qui ont osé discuter de leurs opinions politiques et qui n'ont rien de communistes menaçants. Les discours de M. le curé ne servent qu'à entretenir une atmosphère de crainte et d'ignorance. En somme, il intimide et manipule les émotions de ses fidèles afin d'éviter toute éventuelle rébellion.

Dans le roman *Les Plouffe*, nous retrouvons le curé Folbèche quelques années plus tard. Alors qu'il a atteint un certain prestige suite à la construction de son majestueux temple tant convoité, il est moins obsédé par les grands projets d'envergure et les soucis financiers. Il se contente plutôt d'entretenir sa paroisse et il tente de la protéger contre les Anglais, les protestants, la guerre et toute idéologie risquant de nuire à son règne clérical. Ainsi, devant les récentes invasions de l'extérieur au sein de la communauté, il est tourmenté par l'idée de perdre son influence auprès des fidèles et il se résigne facilement à participer à tout ce qui peut contribuer à préserver sa popularité. D'ailleurs, c'est un curé « usé » et fatigué qui nous est présenté :

⁴⁵ *Ibid.*, p. 107.

Ses épaules étaient tombantes, comme tirées vers le bas par la soutane sobre et propre, mais qui, pour le prêtre, semblait devenue trop lourde. Le socle heureusement, rassurait par sa solidité. [...] sa tête, renversée, imposante, grave, si pâle au-dessus de la robe noire, n'avait jamais paru si préoccupée par les grandeurs du sacerdoce, si tourmentée par l'inquiétude. Cette inquiétude profonde qu'on éprouve devant un ennemi qu'on sent immense parce qu'il se tient en arrêt, et que ses dimensions ne se dessinent pas encore dans la brume. Depuis quelque temps, sa paroisse lui causait des soucis⁴⁶.

Le curé Folbèche se sent menacé mais il n'arrive pas encore à bien définir qui est cet ennemi redoutable, ce qui le pousse à se méfier de tout ce qui est étranger à la paroisse. Aussi, devant les conflits, il ne cherche plus à intimider, il pousse simplement un soupir de découragement :

L'indignation chez M. le curé Folbèche ne mettait point le feu dans ses yeux, ne pinçait point son nez bourgeonné par l'habitude de priser, ne contractait point ses lèvres fortement ourlées. Au contraire, lorsqu'il était chatouillé, il fermait les yeux, gonflait ses joues à la façon d'un joueur de trombone et poussait un souffle qui épaississait encore ses lèvres dociles au caprice de ce vent⁴⁷.

Ses paroissiens, qu'il traitait comme des enfants dans *Au pied de la pente douce*, ont changé. En fait, ils sont devenus « adolescents » et cette étape bouleverse toutes les certitudes qu'il avait à leur égard. Le passage qui suit résume bien ce nouveau contexte auquel est confronté M. le curé :

Sa paroisse ! C'était une famille de plusieurs milliers d'enfants, à la mesure de son rêve de prêtre, et dont il avait pris charge vingt-cinq ans auparavant. Il lui semblait les avoir adoptés et tenus tous au berceau, même les vieillards. Et il les avait élevés avec la poigne solide d'un vrai père, leur appliquant du haut de la chaire de magistrales fessées et au besoin leur racontant des histoires de croquemitaines pour venir à bout de leurs caprices de gamins, ou pour les punir de n'avoir pas obéi à leur mère la Sainte Église. Lentement, la fa-

⁴⁶ Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1999, p. 59.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 58.

mille s'était formée, unie. L'enfance de la paroisse, si elle lui avait fait passer des nuits blanches, avait aussi été bien douce à son amour paternel. Cette durable enfance n'avait pas, à son avis, empêché la famille de prospérer, de se bâtir une belle église, un beau presbytère, de fières écoles. Mais la dangereuse et ingrate période de l'adolescence et de la jeunesse est toujours à craindre. Comment l'empêcher de surgir ! La famille ne se rebiffait-elle pas aujourd'hui que le père voulait se reposer ? Elle le traitait de vieux démodé et prétendait user de la formation et de l'esprit pour se conduire elle-même⁴⁸.

Chacune des situations impliquant le curé Folbèche dans *Les Plouffe*, démontre à quel point il est désespéré devant l'attitude rebelle de ses « adolescents ». Ainsi, lorsque Denis, un jeune homme de la paroisse, introduit un pasteur protestant dans la paroisse, le curé réagit comme un père devant le nouveau conjoint de sa fille ; d'autant plus qu'il s'agit d'un américain de la religion ennemie ! En fait, le révérend Tom Brown, que Denis a rencontré à l'université, est intéressé à recruter le plus jeune des Plouffe pour un club de baseball, aux États-Unis. Cependant, M. le curé réagit immédiatement et défend formellement à ses ouailles tout contact avec « l'ennemi ». Constatant l'attitude récalcitrante de M. le curé, Denis utilise la ruse pour arriver à ses fins. Il réussit donc à convaincre son pasteur de se montrer le plus fort et de participer à une partie de baseball organisée par le révérend Brown :

[Denis] – J'admets que je suis le premier responsable. Mais je suis jeune et j'ai le droit d'être pardonné. Quand j'ai emmené le pasteur, j'ai obéi à un mouvement de zèle : celui de lui montrer aussi une des plus belles paroisses du diocèse. [...] Et si je le réparais [le mal] ! Si toute cette popularité dont jouit ici le pasteur Tom Brown, je la faisais rejaillir sur vous ? [...] nos prêtres ne s'associent pas assez à nos jeux. Au lieu de les ignorer, qu'ils les dirigent, les encouragent, et vous verrez vos paroissiens vous porter au triomphe et ne

⁴⁸ *Ibid.*, p. 59-60.

plus s'occuper des pasteurs. [...] Il faut jouer au plus fin avec les enfants. Acceptez de m'aider, et je vous la rends, votre popularité, si bien que vos paroissiens ne penseront plus au pasteur⁴⁹.

Devant ce discours à la fois flatteur et menaçant, le curé Folbèche accepte le marché que lui propose Denis : il donnera une lettre de référence à Denis si sa présence à la partie de baseball s'avère être un succès en sa faveur. Lorsque le grand jour arrive, M. le curé se présente avec sa garde royale : ses vicaires, ses marguilliers et le frère directeur, et comme dans le bon vieux temps, il est acclamé par la foule. Ému de cet accueil, il accepte de lancer la première balle au révérend Brown qui est au bâton (Denis a supplié ce dernier de laisser gagner le curé Folbèche). Contre toute attente, et grâce aux manigances de Denis, le curé gagne la faveur du public et repart triomphant : « Des larmes de bonheur apparaissaient dans les yeux de M. Folbèche pendant qu'il promenait un regard triomphal sur la foule de ses ouailles transportées. La victoire de la vérité éclatait : le catholicisme avait chassé le protestantisme du marbre⁵⁰. »

Cependant, cette gloire est bien éphémère puisque M. le curé perd de plus en plus son emprise et que certains de ses paroissiens n'en font plus qu'à leur tête. Il essaie de les comprendre et de prévenir le mal mais un fossé se

⁴⁹ *Ibid.*, p. 81-83.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 118.

creuse sournoisement alors que les événements se bousculent. Ainsi, il ne réussit pas à rallier ses paroissiens lors du défilé du roi et de la reine d'Angleterre, ni à les empêcher de faire la grève ou de renoncer à s'enrôler dans l'armée. Il échoue également dans sa mission de recrutement clérical lorsqu'un des Plouffe, promis à un brillant avenir clérical, choisit l'amour d'une femme au détriment de sa vocation religieuse. Enfin, ces dernières années de grandes épreuves auront remis le curé Folbèche au second plan de telle sorte qu'il ne sera plus que le représentant d'une époque révolue, condamné à la désillusion d'une ère nouvelle :

M. Folbèche était devenu un vieillard usé, au dos courbé et aux cheveux blancs. Même ses semelles de bottines n'avaient plus l'épaisseur du temps de 1935, quand son autorité sur la paroisse était absolue. Les ferveurs nationalistes du vieux prêtre, étouffées par les événements, ne se manifestaient plus qu'à l'occasion des rapports d'impôt, car le gouvernement fédéral acceptait comme déductions les dons aux œuvres de charité jusqu'à concurrence de dix pour cent du revenu. Aussi, d'après les statistiques, la population québécoise ne parut jamais plus charitable que pendant ces années de grandeur d'âme⁵¹.

2. 3. La représentation ironique du prêtre catholique

Le repérage des attributs caractérisant chacun des membres du clergé dans les romans *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe* nous permet de constater que la représentation romanesque du prêtre catholique ne correspond

⁵¹ *Ibid.*, p. 386.

plus au modèle idéalisé de ce personnage. Alors que les attributs définissant « M. le curé », dans le roman *Le Curé de village*, constituaient un archétype du prêtre catholique, les attributs du curé Folbèche et de ses vicaires transforment ce modèle idéal en caricatures. Cette transformation s'opère essentiellement par les différentes perspectives narratives dans les romans de Lemelin, lesquelles font une description ironique de la figure du prêtre traditionnel. En conséquence, la représentation du clergé dans l'imaginaire collectif est modifiée de façon significative par la mise en scène du curé Folbèche et de ses vicaires. Rappelons que le modèle idéalisé de « M. le curé » s'inspirait d'une conception du bon curé de paroisse, dont le premier mandat était de veiller sur l'âme de ses ouailles, telle que le lecteur se l'imaginait dans les années trente. Par contre, la représentation du curé Folbèche et de ses vicaires relève davantage d'une volonté de se détacher de ce modèle en transformant la conception même du clergé au sein de la société canadienne-française :

D'autres romans [à partir des années quarante], et qui ont une portée littéraire beaucoup plus grande que les précédents, donnent une tout autre vue du cléricalisme. Ils le dénoncent et montrent qu'il a fait son temps. Le cléricalisme traditionnel, qui a pu répondre à une situation historique, n'est plus tolérable. Il faut le fustiger car il devient un facteur d'étouffement. [...] Les clercs de Lemelin sont issus de cette même prise de conscience. Ils sont presque toujours ridicules, parce qu'ils sont anachroniques. [...] Lemelin fustige des attitudes en les rendant ridicules. Plus que des personnes et des actes, c'est un type de civilisation qu'il met en cause⁵².

⁵² P.-É. Roy, *op. cit.*, p. 72-73.

Les romans de Lemelin dénoncent l'inaptitude du clergé à s'adapter aux nouvelles réalités de la paroisse moderne. Ainsi, les prêtres, préférant ignorer l'évolution de la société, continuent d'occuper les mêmes fonctions que dans la paroisse traditionnelle. Leurs gestes et leurs paroles deviennent alors insignifiants puisqu'ils ne répondent plus aux besoins réels des fidèles ; ils cherchent donc à redonner un sens à leur ministère paroissial. Dans le cas du curé Folbèche et de ses vicaires, cette redéfinition des fonctions cléricales engendre une préoccupation exagérée de tous les détails secondaires de la vie paroissiale, mettant ainsi de côté la vie spirituelle de leurs paroissiens.

Le ton ironique de la description du curé Folbèche et de ses vicaires participe également à la construction d'une identité propre à chacun, laquelle caractérise leur personnalité par un trait dominant. Dès lors, il ne s'agit plus simplement d'un « M. le curé » quelconque, mais de Thomas-Étienne Folbèche, d'Oscar Charton et de Ramsay Trinchu ; l'abbé Bongrain fait quelque peu figure d'exception car aucun prénom ne lui est attribué et le nom qu'il porte est davantage symbolique. En fait, l'abbé Bongrain n'appartient pas à la même « souche » que ses confrères religieux, car son parcours est plus près de celui d'un ouvrier (il a déjà travaillé dans les mines) que d'un prêtre traditionnel (étudiant dans le confort du collège classique et du grand séminaire).

Toutefois, la caricature étant une « description comique ou satirique, par l'accentuation de certains traits⁵³», ce personnage relève tout autant de la caricature par l'accentuation de sa personnalité plutôt « bonasse ». L'identification de ces prêtres fictifs par un nom propre humanise donc le modèle parfait, tel que représenté par « M. le curé », d'autant plus qu'ils ne sont plus dépourvus de défauts.

Les voix narratives, dans les romans de Lemelin, dévoilent tout au long du récit des aspects de la personnalité de chacun des prêtres. Les descriptions détaillées de ces personnages comprennent de nombreuses épithètes, des comparaisons et des métaphores, minutieusement insérées dans la narration du récit. De ce fait, le choix même des termes descriptifs participe à la construction de portraits caricaturaux en élaborant un champ sémantique rattaché à leur personnalité, tel que démontré dans les exemples suivants⁵⁴. Ainsi, M. le curé Thomas-Étienne Folbèche est identifié comme étant un prêtre administrateur des biens temporels par un langage relié au travail de la terre : il « exploite sa petite paroisse comme une mine à vocations religieuses » (101), « sarcle les poches des ouvriers » (105), « engrange d'abondantes

⁵³ Selon le dictionnaire *Le Petit Robert*, édition 2000.

⁵⁴ Les exemples sont tirés du roman *Au pied de la pente douce* : les références des pages sont indiquées entre parenthèses afin d'alléger la mise en page.

récoltes » (105) et « dirige son petit troupeau » (106). L'abbé Oscar Charton est décrit comme étant un prêtre artiste par un langage relié à l'esthétisme du corps et de la musique : il se laisse aller à « des moments d'extase intellectuelle » (44) et à « des crises de beauté stériles » (44), il « magnétise du regard ses chantres » (95), « se dorlote le cœur d'héroïsme » (43) et « l'eau lui vient à la bouche devant les grosses coupures » (43). L'abbé Ramsay Trinchu est décrit comme étant un prêtre intellectuel par un langage relié aux connaissances de l'esprit et à la politique : il « se donne des airs de grande race » (98), « s'adresse aux habitants de la Lune » (118), « impose ses comparaisons entre l'art roman et l'art gothique » (190) et ses sermons sont « enflammés d'un irréel et obscur nationalisme » (111). Enfin, l'abbé Bongrain est décrit comme étant un prêtre manuel par un langage relié au monde ouvrier : il « ne se soucie pas des brindilles et des débris d'écorce qui pendent sur sa soutane » (33), « essuie la sueur de son front et mange à pleines dents » (34), son geste pour donner l'absolution « ressemble à un vigoureux coup de hache » (54) et « les traits de son visage sont gros et semblent avoir été pétris de grosses mains malhabiles » (54).

Cette écriture imprégnée d'ironie fait tout l'intérêt de la description des membres du clergé de la paroisse de Saint-Joseph car elle modifie le mo-

dèle du « bon curé » de paroisse. Ces caricatures se dessinent par un changement de voix dans la narration qui apporte une nouvelle dimension dans la représentation du personnage ecclésiastique :

Dans la voix narrative omnisciente du roman de Lemelin, s'entendent constamment les voix envahissantes d'autrui, faisant du narrateur le réceptacle de la perspective subjective des personnages, c'est-à-dire des langages publics. Ainsi (et pour ne donner qu'un seul exemple), décrivant l'abbé Charton, le narrateur passe rapidement d'un point de vue extérieur, à celui, intérieur et idéalisé, de l'abbé lui-même, puis à une véritable parodie de l'image populaire et stéréotypée du poète⁵⁵.

Ce jeu de la perspective narrative permet donc d'accentuer certains traits caricaturaux en décrivant le prêtre de multiples points de vue. Par exemple, le narrateur présente le curé Folbèche tel qu'il est perçu par les autres personnages (chacun d'eux ayant sa propre perception du curé), par lui-même (idéation de soi) et par le narrateur (description ironique). Cette construction romanesque est d'autant plus intéressante qu'elle permet au lecteur de reconnaître en M. Folbèche à la fois le curé de paroisse traditionnel, par la voix des personnages, et la caricature du prêtre « administrateur », par la voix de la narration omnisciente ; la voix intérieure du protagoniste ne fait qu'accentuer la caricature en dévoilant ses conflits intérieurs. Les portraits de prêtres catholiques que nous retrouvons dans les romans de Lemelin trans-

⁵⁵ Anne Éline Cliche, «Un romancier de carnaval ?», *Études françaises*, 1988, vol. 23, no.3, [en ligne]. [<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)

forment ainsi le modèle idéalisé du personnage ecclésiastique en lui donnant un visage humain, au moyen de la caricature.

3. La déconstruction de l'archétype du personnage ecclésiastique dans *Le Poids de Dieu*

*Le Poids de Dieu*¹, publié en 1962, marque un tournant historique dans la représentation romanesque du personnage ecclésiastique, notamment par son exploration psychologique du prêtre catholique. Alors que les romans des années 1930 à 1950 reprenaient de façon récurrente le modèle idéalisé du prêtre fictif, *Le Poids de Dieu* met en scène un protagoniste qui refuse de se conformer à cet idéal du prêtre. En fait, ce prêtre vit des débats intérieurs qui l'amènent à remettre en question le rôle même du clergé catholique au sein de la société canadienne-française :

Le Poids de Dieu est aussi le premier roman de la littérature québécoise, avec *Le Temps des hommes* d'André Langevin, et l'un des rares d'ailleurs, où le prêtre occupe le rôle central et où le romancier découvre son drame intérieur d'une façon aussi approfondie. [...] *Le Poids de Dieu* s'insère bien dans la continuité des romans psychologiques des années cinquante où les écrivains consentent à se poser des questions fondamentales sur leur vie intérieure : il rejoint aussi les romans de contestation des années soixante².

Ainsi, jusqu'au début des années soixante, le personnage ecclésiastique était plutôt un élément constitutif, quasi incontournable, dans la mise en scène romanesque de la paroisse catholique : il était un personnage secondaire. D'ailleurs, si nous retirons ce personnage de la plupart des romans antérieurs au *Poids de Dieu*, l'histoire du récit demeure cohérente. C'est le cas, entre au-

¹ Gilles Marcotte, *Le Poids de Dieu*, Paris, Flammarion, 1962, 218 p.

² Antoine Sirois, « Le Poids de Dieu », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV (1960-1969), Montréal, Fides, 1982, p. 704.

tres, des romans que nous avons étudiés dans les deux premiers chapitres de cette étude, *Le Curé de village*, *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe* : même si le curé et les vicaires sont retirés de l'univers romanesque, il y a encore une histoire. Ceci est d'autant plus surprenant avec un titre tel « *Le Curé de village* », lequel suppose que le curé est le personnage principal. Or s'il est le centre autour duquel gravitent les autres personnages, l'histoire ne raconte pas sa vie, au contraire, elle raconte la vie des paroissiens à travers les interventions du curé. Dans les romans de Lemelin, il y a bien une vision introspective du clergé mais la caricature accentue surtout les traits du curé et de ses vicaires tout en laissant les paroissiens au premier plan. Toutefois, dans *Le Poids de Dieu*, la paroisse devient secondaire car il est d'abord question de la vie intime de Claude Savoie et de ses angoisses spirituelles. C'est principalement cette particularité de la représentation romanesque du clergé qui distingue ce roman :

Le prêtre occupe une telle place, joue un tel rôle et pèse d'un tel poids dans l'histoire et l'actualité du Canada français qu'on s'étonne de le voir si peu présent dans notre roman. En effet rares sont les romanciers qui ont fait de lui au moins un personnage parmi d'autres et aucun ne l'a pris comme unique objet de son attention. Comment se fait-il donc que le prêtre, dont l'encombrement spirituel et le gabarit social constituent une des singularités les plus manifestes de la société canadienne française, soit à peine un figurant sur la scène de notre comédie humaine ? [...] Dans l'histoire de notre libération, *Le Poids de Dieu* ouvre une phase décisive : l'opération de la catharsis romanesque s'attaque enfin aux équivoques de la paternité sacrée, le premier et le dernier des pièges qui empêchent l'homme d'ici d'accéder à la plénitude

du drame humain. Le risque du bien nommé abbé Savoie est une prophétie d'incarnation³.

L'intériorisation du personnage ecclésiastique dans *Le Poids de Dieu* dévoile une dimension humaine du prêtre qui était alors peu explorée dans la littérature du Québec : le « prêtre » et l'« homme » apprivoisant la soutane et le rôle qui lui est rattaché au sein de la paroisse. Ce dédoublement dans la représentation du prêtre dévoile les faiblesses humaines d'un homme qui veut pourtant croire en son appel divin. En fait, les réflexions personnelles de Claude Savoie sur son enfance, ses études et sa vocation religieuse sont mises en évidence dans ce roman. Ces réflexions permettent de retracer le parcours d'un jeune homme ordinaire qui « aboutit » à la prêtrise un peu malgré lui. Rappelons que la croyance populaire de l'époque, voulant que le prêtre catholique, un élu de Dieu, soit un homme sacré et quasi infaillible, contribuait largement à l'idéalisation de ce personnage. *Le Poids de Dieu* s'inscrit dans une nouvelle génération de romans qui contestent le stéréotype du prêtre en révélant sa réalité humaine. C'est notamment par la confrontation du jeune prêtre nouvellement ordonné et d'un curé autoritaire que le roman *Le Poids de Dieu* dénonce un certain conformisme religieux. La représentation romanesque du

³ Jean Le Moyne, « Un roman de Gilles Marcotte : *Le Poids de Dieu* », *La Presse*, Montréal, 17 février 1962, p. 8-9.

prêtre est donc transformée à travers le discours intérieur de Claude Savoie, lequel questionne le rôle qui lui est imposé par les autorités cléricales.

Dans ce troisième chapitre, nous décrirons d'abord les institutions du clergé catholique représentées dans l'univers romanesque du roman *Le Poids de Dieu* : le collège, le grand séminaire, la paroisse et le monastère. Ensuite, nous relèverons les principaux attributs des représentants du clergé dans ces institutions, qui interviennent dans le cours du récit : l'abbé Claude Savoie, l'évêque Racicot, le curé Marquis et le Père Athanase. Enfin, nous démontrons comment le refus du modèle idéalisé du prêtre catholique dans *Le Poids de Dieu* participe à la déconstruction de l'archétype même du personnage ecclésiastique.

3. 1. L'univers romanesque des institutions du clergé catholique

À la différence de la représentation fictive de la paroisse dans *Le Curé de village*, *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*, le roman *Le Poids de Dieu* explore d'autres lieux rattachés au clergé catholique : le collège, le grand séminaire et le monastère. La paroisse y est également représentée mais dans une perspective différente : la description ne se fait plus du point de vue des pa-

roissiens mais de celle du clergé. En fait, les lieux sont décrits selon le parcours de Claude Savoie, soit dans le récit de l'histoire ou dans les nombreuses rétrospectives dans le passé du protagoniste. Ces lieux sont significatifs car ils retracent le cheminement habituel de tout prêtre au sein de l'institution cléricale, depuis le collège jusqu'à l'ordination.

Le premier endroit nommé dans le roman est le collège. Il s'agit d'un lieu privilégié pour inciter les jeunes à entrer dans les Ordres ; par la valorisation du catholicisme, les frères enseignants font de la prêtrise une « carrière » enviable au sein du clergé. L'Église exerce également une forte influence dans la vie des jeunes hommes en recrutant ceux qui démontrent les qualités requises pour le ministère dans ses différentes organisations. Ainsi, les jeunes sont intégrés dans des regroupements de l'Action Catholique, notamment à la J.E.C.⁴, dans l'espoir de développer chez eux un attachement solide à la religion. À l'époque, l'Action Catholique s'était donnée comme mission principale de veiller à la survie de la « race canadienne-française » par l'enracinement dans la fidélité au catholicisme :

Son objectif [l'Action Catholique] est de former par « la piété, l'étude et l'action » des « chrétiens convaincus et des patriotes éclairés ». C'est le premier mouvement d'étudiants au Québec et aussi le premier mouvement

⁴ Jeunesse Étudiante Catholique

d'allure moderne qui utilise toutes les techniques alors connues pour mobiliser des militants et promouvoir sa cause⁵.

C'est d'abord par son rôle de secrétaire à la J.E.C. que Claude Savoie se sent appelé vers une vocation religieuse⁶. De ce fait, l'engagement de Claude à la cause chrétienne, dès le collège, l'a mené « naturellement » à entrer au grand séminaire, sans qu'il considère d'autres avenues : « Ainsi semblait-il convenu, dès la rhétorique, qu'il ne pouvait qu'entrer au grand séminaire. Sa voie était toute tracée, pourquoi ne la suivrait-il pas⁷ ? »

Au grand séminaire, Claude Savoie reçoit sa formation de futur clerc où il apprend à se conformer aux attentes précises du rôle de prêtre, dont le renoncement à l'individualité au profit du modèle ecclésiastique :

Au collège classique, il [le clergé] a acquis le sens de la transcendance et de l'immutabilité du vrai ; il ne sait ni douter ni remettre en question. Les grands séminaires où il apprend son métier dispensent une formation morale, qui le rend « énergique et tourné vers l'action concrète », et une formation intellectuelle abstraite, désincarnée, un peu sèche qui le détourne de la réflexion théologique : l'enseignement de la théologie morale, tout entier axé sur la casuistique (art du confesseur), ignore la réflexion éthique (théorie des vertus). Surtout, ces institutions tendent à standardiser les comportements et les attitudes et à façonner des exemplaires conformes au modèle admis du prêtre⁸.

⁵ Jean Hamelin et Nicole Gagnon. *Histoire du catholicisme québécois : Le XXe siècle*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1984, vol. III, t. 1 (1898-1940), p. 190.

⁶ G. Marcotte, *op. cit.*, p. 7.

⁷ G. Marcotte, *op. cit.*, p. 8.

⁸ J. Hamelin, *op. cit.*, p. 134-135.

Pendant ses études au séminaire, Claude adhère à cette idéologie cléricale sans difficulté car tant qu'il se trouve parmi les siens, le conformisme ne représente pas une contrainte. Cependant lorsqu'il arrive dans l'univers concret de la paroisse, il se sent démuni devant la réalité du ministère paroissial puisqu'il ne sait pas comment vivre avec les « autres ». Claude constate amèrement qu'entre la théorie du séminaire et la pratique paroissiale, il y a un fossé profond :

Le jeune prêtre, qui avait grandi jusqu'ici dans le milieu protégé des institutions cléricales et qui avait accepté le sacerdoce plutôt qu'il ne l'avait choisi, éprouve un trouble profond devant la réalité humaine et mesure la distance qu'instaure entre les hommes la pastorale contraignante de son curé⁹.

La paroisse dans *Le Poids de Dieu* ressemble à celles que nous retrouvons dans les romans de Choquette et de Lemelin : il s'agit d'une vie paroissiale organisée principalement autour de l'église et du presbytère, lesquels font la fierté du peuple. D'ailleurs, lorsque Claude arrive dans sa nouvelle paroisse, il remarque d'abord le contraste entre l'église neuve et les maisons ordinaires :

Claude aperçoit le clocher, tout près. Un clocher brillant, tout neuf, surmontant un amas de maisons grises où la pauvreté, non, la médiocrité, inscrit sa marque. Sainte-Eulalie est une paroisse ouvrière ; il y a là des pauvres, sans doute, et une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, mais la plupart gagnent à l'usine de quoi faire vivre leur famille à peu près convenablement. [...] Au bout de la rue, le presbytère cossu et l'église neuve, leur seul orgueil ; ils en

⁹ A. Sirois, *op. cit.*, p. 704.

ont délégué la jouissance à de plus dignes qu'eux, et n'en jouissent, eux, que par procuration¹⁰.

À travers les réflexions de Claude, nous retrouvons également la description de quelques personnages « typiques » de la paroisse et du rôle de vicaire qu'il doit assumer auprès d'eux :

Toutes ces gens, la vieille fille et le marguillier, la présidente des Dames de sainte Anne et le directeur de la chorale [...] Claude serre des mains obséquieuses, répond aux souhaits de bienvenue, sourit aux formules surannées du frère directeur, ma foi, c'est la vie. Puis il y aura mille besognes de l'administration paroissiale, les sous de la quête à compter et à enrrouler dans de petits papiers¹¹.

Le dernier lieu, brièvement décrit dans le roman, est le monastère où Claude s'enfuit suite à un incident le faisant sombrer dans une profonde déprime. Le monastère est un endroit de paix et de tranquillité, où la messe est différente « avec ses rites compliqués, son beau chant grégorien¹² » et où les moines cultivent leur jardin dans une contemplation qui émerveille Claude. Même le docteur Marien, qui se déclare incroyant, vient fréquemment se recueillir au monastère : « Il dit que c'est pour y trouver un peu de paix, mais je le soupçonne de reprendre à chaque visite ici un dur combat intérieur dont l'enjeu ne lui apparaît pas clairement¹³. » Pour Claude, cette retraite lui permet de méditer longuement sur sa vie : son passé (son enfance), son présent

¹⁰ G. Marcotte, *op. cit.*, p. 18.

¹¹ *Ibid.*, p. 38.

¹² *Ibid.*, p. 179.

¹³ *Ibid.*, p. 203.

(son rôle de vicaire dans la paroisse de Sainte-Eulalie et les événements récents) et son avenir (les décisions qu'il doit prendre). Le monastère lui apporte une sérénité d'esprit que les obligations du ministère paroissial rendaient impossible. En fait, il aimait déjà cet endroit puisqu'il avait considéré entrer au monastère, cependant on le lui avait déconseillé :

Il avait rêvé du monastère, autrefois. Mais on lui avait affirmé que le temps n'était pas à la contemplation et que le clergé diocésain avait besoin de tous les dévouements. Décidé à servir sans s'interroger sur ses inclinaisons personnelles, il avait obéi. Du reste, au grand séminaire, il s'était vite convaincu de son inaptitude à l'oraison parfaite¹⁴.

3. 2. Les attributs des représentants du clergé dans les institutions

Le roman *Le Poids de Dieu* met en scène des personnages ecclésiastiques appartenant à des institutions distinctes du clergé catholique dont les principaux ordres représentés sont : les évêques, les prêtres séculiers (comprenant les curés et les vicaires) et les prêtres réguliers (comprenant les Pères et les Frères religieux). Ces représentants, dont le rôle est défini par l'organisation cléricale, sont appelés à collaborer à l'édification du catholicisme dans leur milieu respectif. Cependant, le récit de Claude Savoie met en lumière les conflits provoqués par la confrontation de leurs philosophies divergentes en ce qui concerne le ministère clérical. Alors qu'il constate l'écart évident entre

¹⁴ *Ibid.*, p. 29.

les aspects théorique et pratique de la foi chrétienne, Claude cherche à comprendre ce qui motive le prêtre dans sa fonction en observant ceux qu'il rencontre sur son chemin. C'est donc à travers le discours intérieur de Claude que nous pouvons relever les attributs qui définissent chacun de ces prêtres et leurs différentes approches ecclésiastiques.

3. 2. 1. L'abbé Claude Savoie : le prêtre solitaire

Plusieurs aspects du personnage de Claude Savoie sont révélés dans le récit du *Poids de Dieu*, tant au niveau de sa vie familiale, sociale que spirituelle. Ainsi, nous découvrons le genre de rapport qu'il entretient avec les membres de sa famille, avec ses compagnons d'études et avec ses confrères au sein du clergé, ainsi que son opinion sur les valeurs qui lui ont été inculquées. Or, ce qui caractérise particulièrement ce prêtre, c'est la solitude qu'il ressent dans son incompréhension du monde qui l'entoure. En fait, les événements principaux de sa nouvelle vie de prêtre provoquent une remise en question à propos de l'essence même de son engagement spirituel. Son isolement devant l'inconnu referme le cercle autour de lui et finit par le confronter à lui-même. Nous avons identifié cinq étapes déterminantes de la vie ecclésiastique de Claude Savoie nous permettant de relever les attributs

de ce prêtre solitaire : l'idéalisation de la prêtrise, la désillusion du ministère, le désir de réalisation, l'échec et la résignation.

D'emblée, Claude Savoie est décrit comme étant un jeune homme ordinaire que personne ne semble remarquer. Au collège, il se contentait d'être secrétaire à la J.E.C., car le poste de président était réservé « à des garçons plus brillants, d'un commerce plus facile, et qui, par leur popularité, pouvaient amener à l'Action Catholique ceux qu'on appelait les « mondains »¹⁵. » C'est au moment de son ordination que Claude prend conscience de la solitude qui l'habite depuis longtemps, puisque le jour où on lui accorde enfin de l'attention, c'est lorsqu'il devient quelqu'un d'autre, un prêtre. S'il s'était préparé à se détacher du monde en consacrant sa vie à Dieu, il prend soudainement conscience du renoncement au bonheur « possible » de l'attachement humain :

Puis, très tôt, une lourde tristesse s'abattit sur son âme, dans laquelle il percevait tour à tour une invite à l'oraison solitaire et un méchant regret du monde. Jamais on ne l'avait fêté aussi chaleureusement. Jamais on ne l'avait considéré avec tant de bienveillance. Et ces plaisirs lui arrivaient au moment précis qu'il devait y renoncer définitivement. [...] En devenant prêtre, il s'est séparé du monde. Élevé, isolé... Il partage la solitude du Christ. Le prêtre est un homme seul, on le lui a prêché, il se l'est répété à satiété. [...] il avait cru mesurer l'étendue de sa solitude et l'accepter entièrement, dans une mélancolie sereine qui était sa consolation aux heures de pitié envers lui-même. [...] se réjouir du bonheur des autres et se l'interdire à soi-même, n'être plus un homme mais seulement le prêtre qui sert¹⁶.

¹⁵ G. Marcotte, *op. cit.*, p. 7.

¹⁶ *Ibid.*, p. 6-10.

En devenant prêtre, Claude croit atteindre l'idéal, car c'est de plein gré qu'il renonce à sa vie plutôt ordinaire. Cependant, il réalise que l'état de « prêtre » n'est jamais acquis définitivement et que cela exige une consécration qu'il doit constamment renouveler ; l'homme qu'il est résiste au prêtre qu'il est devenu.

Claude Savoie se sent abandonné à lui-même lorsqu'il est contraint d'assumer le rôle de vicaire dans la paroisse de Sainte-Eulalie. Alors qu'il s'imaginait enseignant, il doit affronter un curé et sa paroisse ouvrière. Étant solitaire de nature, il éprouve un malaise en présence des paroissiens car il ignore ce qu'il doit dire ou faire. Au fond, même s'il est devenu prêtre, Claude a conservé une certaine maladresse dans ses relations interpersonnelles, surtout lorsqu'il s'agit de gens ordinaires dont la culture s'étend aux limites de la paroisse :

Quelques années auparavant, il avait rendu visite à une famille qui aurait pu être la famille-type de Sainte-Eulalie. Faussement jovial, il avait joué aux cartes, ri aux grossiers calembours du père, enfin il avait tâché de se mettre au niveau de ses hôtes. Peine perdue. Une gêne subsistait, ou, plus justement, sous l'apparente facilité de la conversation, une profonde zone de silence entre lui et ces gens simples. Une zone de silence, traversée seulement par des ondes confuses, qui disaient d'une part : « Tu n'es pas un garçon antipathique, mais tu es d'un autre monde que le nôtre. T'aurais peur de te salir les mains... », et de l'autre : « Vous êtes de bonnes gens, mais je n'aime pas vos

grosses mains, votre sueur, vos intelligences bornées. Vous sentez trop le corps »¹⁷.

Claude s'adapte difficilement à la réalité des simples gens de la paroisse, d'autant plus qu'il n'adhère pas aux méthodes plutôt rudes du curé Marquis. Au début, il considérait cette paroisse comme un nouveau défi excitant, qui lui ferait certainement oublier le simple homme qu'il était lui-même et le ferait entrer pleinement dans son rôle valorisant de prêtre. Toutefois, dans cette paroisse traditionnelle, il ne retrouve que la banalité de ce qu'il vient de quitter sans regret :

Il lui semblait parfois qu'il lui eût été plus facile d'exercer pleinement sa vocation dans une mission lointaine, détaché de tout ce qui lui rappelait son enfance, que dans cette paroisse si semblable à celles qu'il avait toujours connues. Illusion, peut-être. Mais comme il était long, compliqué, ardu, de se faire une âme neuve devant la vieille réalité ! « Allez, enseignez toutes les nations », disait l'Évangile du jour, et Claude entendait mal ce commandement dans la routinière catholicité de Sainte-Eulalie¹⁸.

Claude croyait pouvoir se dissimuler derrière la soutane et laisser son rôle de prêtre dominer sa personne. Toutefois, la paroisse de Sainte-Eulalie, étant conforme à celle où il a grandi, ne lui permet pas de s'appropriier cette nouvelle identité ; tout le confronte à lui-même. Il décide alors de se replier sur le travail concret qui lui est attribué par le curé et, comme lorsqu'il était encore au collège, il se contente de la sécurité d'une tâche précise :

¹⁷ *Ibid.*, p. 41.

¹⁸ *Ibid.*, p. 36.

L'abbé Savoie attendait avec impatience cette délimitation des tâches ; des fonctions précises le délivreraient, croyait-il, du vague-à-l'âme qu'il éprouvait depuis son ordination. Le dur contact avec le réel, même s'il ne s'agissait que de faire jouer des enfants à la colonie de vacances, lui serait salutaire : il le savait, il le voulait. N'être qu'un rouage dans la machine, un rouage modeste mais efficace, bien accordé¹⁹...

Lorsque des confrères, avec qui il avait étudié au séminaire, viennent passer une soirée avec lui au presbytère, il s'aperçoit qu'il ne s'identifie plus à eux et qu'un changement s'est opéré dans sa conception de la vie ecclésiastique. Ainsi, les seuls avec qui il ait jamais ressenti une forme de complicité et d'amitié, lui sont devenus « étrangers » et il n'arrive pas à exprimer ce qu'il ressent :

Il se sentait profondément différent de ses camarades sans pouvoir s'expliquer cette différence. [...] Il se savait affronté à une tâche plus réelle et plus radicale. Il n'osait plus parler, parce que de dures questions lui étaient posées maintenant, là où il savait n'être en présence que de lui-même et de Dieu. Un mur s'était dressé, un mur vrai, solide, présent ; il ne suffisait pas, pour l'écarter, de palabrer trois heures avec des copains de grand séminaire. [...] Une solitude qui essaie de s'exprimer, cela devient vite incongru²⁰.

Devant la désillusion que provoque le ministère paroissial, Claude cherche à donner un sens à son appel. Il intervient alors dans deux situations où il croit pouvoir enfin poser des gestes significatifs. D'abord, après avoir été nommé aumônier au syndicat des ouvriers de l'usine, il doit se prononcer à propos de la menace de grève. Malgré les consignes strictes du curé Marquis, il ose leur donner la liberté de choisir en déclarant : « Ce n'est pas l'opinion du curé ou

¹⁹ *Ibid.*, p. 37-38.

²⁰ *Ibid.*, p. 65.

celle de n'importe quel prêtre, qui doit compter ici. C'est à vous de décider en toute conscience si la grève aura lieu ou non²¹. » Cependant, le curé Marquis, qui s'est dissimulé dans l'assemblée, s'empresse de reprendre la parole et le contrôle du conflit en empêchant que les ouvriers ne votent en faveur de la grève.

Cette défaite de Claude devant le curé et la paroisse est suivie d'un autre échec, plus douloureux cette fois, qui bouleverse toutes ses certitudes de prêtre. En fait, Claude est fasciné par un jeune de la paroisse, Serge Normand, en qui il croit reconnaître l'« homme » qu'il a lui-même refoulé au plus profond de son âme, plusieurs années passées :

Et il [Claude] s'aperçoit tout à coup que, malgré leur différence d'âge et d'état, malgré son acceptation et le refus possible de l'autre, Serge et lui sont sur le même plan, face à la sommation implicite de l'abbé Marquis. Un certain nombre de vérités leur sont apparues, qui n'entrent plus dans le système rigide du curé. Quelles sont ces vérités, Claude ne pourrait le dire au juste, mais il soupçonne qu'elles gravitent autour d'un instinct de liberté. Et si les volontés de Dieu sur les hommes n'étaient pas aussi simples, aussi directes qu'on nous l'a enseigné²²?

Une occasion s'offre à lui d'aider Serge à réaliser ce qu'il aurait souhaité faire pour lui-même : suivre ses instincts de liberté. Serge renonce au séminaire et désire plutôt épouser une jeune ouvrière souffrant de la tuberculose, malgré

²¹ *Ibid.*, p. 79.

²² *Ibid.*, p. 48.

le désaccord du curé Marquis et de ses parents, lesquels le croient plutôt appelé à une vocation religieuse. Claude admire le courage de Serge qui « ose » remettre en question la destinée que l'on a tracée pour lui et il veut croire au bonheur possible de ces deux jeunes amoureux : « Il prie Dieu de ne pas refuser ce bonheur à d'autres, la très simple permission d'aimer, de vivre ensemble et d'habiter la terre. Pour lui, il se résigne à la solitude, et même à n'en pas comprendre le sens²³. » C'est pourquoi, devant l'insistance de Serge, Claude accepte de bénir leurs fiançailles en cachette. Cependant, alors que la jeune fille s'étouffe, la cérémonie tourne mal et Claude interprète cet incident comme un échec personnel. Il s'enfuit donc au monastère de Saint-Alban, où il fait la paix avec lui-même en se résignant à « réintégrer » pleinement son humanité, tout en demeurant prêtre. Il prend alors pleinement conscience du devoir de « partager » la foi chrétienne, action libératrice lui permettant de briser enfin la solitude qui l'emprisonnait : « Je renonce à mes droits de prêtre, à mes droits de chrétien, s'ils doivent m'empêcher de faire corps avec la commune humanité. [...] Je n'accepte pas d'être isolé dans une spiritualité de choisi²⁴. »

²³ *Ibid.*, p. 141.

²⁴ *Ibid.*, p. 201.

3. 2. 2. Le curé Marquis : le prêtre autoritaire

Le curé Marquis est reconnu pour son franc-parler et son autorité qu'il impose rigoureusement dans la paroisse de Sainte-Eulalie, en la dirigeant d'une poigne solide :

Le curé Marquis : une perche, un profil d'aigle déplumé. Il est célèbre dans le diocèse pour son intransigeance et parce que, seul de tous les prêtres fidèles de Monseigneur, il ose lui parler carrément. [...] L'évêque le rudoyait et l'aimait bien : ils étaient de la même race. Si le curé n'était pas encore chanoine, c'est que Monseigneur Racicot craignait d'être soupçonné de partialité²⁵.

Le curé Marquis n'hésite pas à « nettoyer » sa paroisse de tous rebelles, ceux qu'il appelle des « déchets²⁶ ». Alors que Claude le rencontre pour la première fois, le curé lui expose fièrement sa philosophie du ministère paroissial tout en lui faisant savoir que la théologie abstraite n'a rien à voir avec le travail concret auprès des âmes :

Et moi, comme curé, je n'ai pas autre chose à faire qu'aider mes paroissiens à marcher droit : leur dispenser les sacrements, et d'abord la confession, les prêcher dru et leur faire éviter les occasions de péché. [...] Va pour les livres, il en faut, un prêtre ne doit pas être un ignorant ; mais se battre avec la vie, c'est autre chose que se battre avec une idée. [...] Mes gens ne sont pas des mystiques ou des théologiens, mais de bons paroissiens. Moi, je suis à la fois leur père et leur chien de garde. Et je peux mordre quand il le faut²⁷...

²⁵ *Ibid.*, p. 19-20.

²⁶ *Ibid.*, p. 20-21.

²⁷ *Ibid.*, p. 24-25.

Le curé Marquis garde le contrôle dans l'organisation de la paroisse, tant dans les domaines spirituels que sociaux. Il prévient et intervient aussitôt qu'il le juge nécessaire. Ainsi, lorsque Claude tente de provoquer un débat avec le premier vicaire concernant un concept abstrait, le curé lui reproche de s'amuser aux dépens des plus faibles en déclarant que « La charité, c'est plus important que les blagues²⁸. » Si le curé s'est approprié le droit de blaguer et de clamer ses opinions haut et fort, il ne laisse pas facilement sa place à qui que ce soit, encore moins au petit vicaire fraîchement sorti du séminaire :

Un autre paradoxe du curé Marquis. Les blagues, il ne les refuse pas. Il les veut énormes, coruscantes, bien en chair. [...] Le curé Marquis bouscule les gens, leur assène des ironies cinglantes, ignore les réparties, écrase quelques pieds, éclate de rire, et continue de vivre au pas de charge. Mais il n'égratigne pas. Il fonce ; il est fort. On pardonne toujours à la force. Mais la faiblesse n'a pas d'excuse, n'est pas charitable, parce qu'elle n'a rien à offrir²⁹.

Alors qu'une grève menace d'éclater au sein du syndicat de l'usine, le curé Marquis désigne Claude comme aumônier car il cherche le moyen d'être tenu au courant des moindres développements. Les ouvriers ne veulent plus parler devant leur curé car ils savent qu'il les empêchera de faire la grève. Le curé, rusé, donne alors à Claude le mandat de rapporter tout ce qu'il observera :

[le curé] Ils se méfient de moi. Ils prétendent que je veux le mener. Bien sûr que je veux les mener ! Ils raisonnent comme des enfants, il se jetteraient dans la gueule du loup si je ne les retenais pas ! Ça n'est pas toujours facile

²⁸ *Ibid.*, p. 40.

²⁹ *Ibid.*, p. 40.

de faire du bien aux gens... [...] Rends-toi sympathique, c'est tout ce que je te demande. Et puis, tu me tiendras au courant. Je dois savoir ce qui se passe chez eux [au syndicat]. J'interviendrai moi-même, s'il le faut, au moment voulu³⁰.

En plus de contrôler la vie des travailleurs de l'usine, le curé veille sur les enfants du terrain de jeux et les jeunes garçons qui y travaillent ; il agit en roi et maître dans tout son « royaume » :

Mais là encore le curé ne s'efface qu'en apparence. Ses vicaires ne sont que des instruments : c'est lui qui agit. La colonie de vacances, pour le curé Marquis, est avant tout une pépinière de vocations. Les surveillants sont tous des garçons qu'il a envoyés lui-même au collège, à ses frais, et dont il surveille jalousement la vertu. Pas question d'échapper à l'œil du protecteur et maître. Un garçon se permet-il une amourette, le curé l'apprend aussitôt, et c'est l'ultimatum : quitter la fille ou le collège. L'argent du curé Marquis doit porter un intérêt spirituel³¹.

Cette description se rapproche de celle du curé Folbèche dans les romans de Lemelin : le curé de paroisse qui administre tant les sacrements que les finances, dicte les comportements, prend les décisions pour le bien commun, menace ses paroissiens s'ils dérogent à ses commandements et recrute les futurs « élus » de Dieu.

³⁰ *Ibid.*, p. 44.

³¹ *Ibid.*, p. 45.

3. 2. 3. L'évêque Monseigneur Racicot : le prêtre directeur

Monseigneur Racicot³² est décrit comme étant un homme « sans détour » et qui ne « mâche pas ses mots³³ ». C'est lui qui décide du sort des finissants du grand séminaire. Alors que Claude désire occuper la fonction d'enseignant, il l'envoie comme vicaire dans une paroisse. L'évêque a un pouvoir qui lui permet d'imposer sa conception plutôt « concrète » du ministère clérical :

[l'évêque] Je sais que vous espériez devenir professeur soit au petit, soit au grand séminaire. Tut, tut ! ne protestez pas, je sais ce que je dis. C'est précisément pourquoi vous irez au ministère. Vous n'avez pas reçu le sacrement de l'Ordre pour vous amuser dans les livres. Vous vous devez aux âmes, dans l'obéissance à votre évêque³⁴.

La soumission et la révérence à l'endroit des dirigeants religieux sont des principes fondamentaux dans l'éducation de tout catholique et ce, dès l'enfance ; on apprend assez tôt à ne jamais remettre en question un jugement clérical. Toutefois, la résignation de Claude, dans la déception, ne démontre pas seulement qu'il respecte son supérieur, mais surtout que ce personnage inspire la crainte :

³² L'évêque a la plénitude du pouvoir sacerdotal et est couramment appelé « Monseigneur », selon Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois : Le XXe siècle*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1984, vol. III, t. 1 (1898-1940), p. 14.

³³ G. Marcotte, *op. cit.*, p. 13.

³⁴ *Ibid.*, p. 13-14.

Claude n'avait pas eu l'idée de protester. Il suffisait que Monseigneur Racicot parût pour qu'il en perdît tous ses moyens. Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu dire ? On ne parle pas à un évêque. On lui obéit. Le jeune prêtre s'empressa de baiser l'anneau épiscopal, tendu avec raideur, et de sortir du grand bureau. La soutane, heureusement, cache les genoux qui s'entrechoquent³⁵...

Lorsque Claude rencontre à nouveau l'évêque, après avoir traversé ses épreuves douloureuses, il n'est plus intimidé par le prestige rattaché au titre de « Monseigneur » : « Il [l'évêque] avait perdu l'auréole magique dont ma pusillanimité de séminariste, puis de jeune prêtre, l'avait affublé. Pour la première fois je le considérais comme un homme³⁶ ».

3. 2. 4. Le Père Athanase : le prêtre humaniste

Le Père Athanase représente le prêtre dont le dévouement se porte tant aux choses spirituelles, qu'aux êtres humains et la nature. Il vit en parfaite harmonie avec la vie. Lorsque Claude vient se réfugier au monastère, il tente de l'aider à se sortir de sa crise. Il lui parle d'abord de botanique et l'invite à lui tenir compagnie lors de ses promenades dans le jardin. Au départ, Claude est méfiant, mais l'humour et la discrétion du moine le rendent sympathique à ses yeux. Il admire en lui une « plénitude d'existence » :

³⁵ *Ibid.*, p. 14.

³⁶ *Ibid.*, p. 210.

Il croit en Dieu comme il croit aux arbres, à l'eau, aux plantes. Le jour où le sentiment s'est cristallisé en lui que tout convergeait vers l'unique Nécessaire, il est venu tout simplement demander son admission au monastère et n'a jamais imaginé d'en sortir³⁷.

Le Père Athanase devient un compagnon de route auprès duquel Claude viendra se ressourcer dans sa nouvelle vie.

3. 3. Le refus du modèle idéalisé du prêtre catholique

La mise en scène du personnage de Claude Savoie, dans *Le Poids de Dieu*, transforme de façon significative la représentation romanesque du prêtre catholique car elle en fait le protagoniste de l'histoire. La narration permet une introspection dans la vie intime de Claude, le présentant à la fois en tant que prêtre ordonné et en tant qu'homme vulnérable. Ainsi, non seulement les actions du prêtre sont décrites mais ses pensées sont également exposées. Ce dédoublement dans la représentation du prêtre fictif s'opère au moyen des différentes perspectives narratives à l'œuvre dans le récit de Claude Savoie. Il y a d'abord la narration homodiégétique racontant les événements du récit premier dans l'ordre chronologique de leur déroulement : l'ordination de Claude, ses deux mois passés dans la paroisse, puis sa fuite au monastère. Ensuite, il y a une narration autodiégétique, qui est la voix de Claude lui-

³⁷ *Ibid.*, p. 212.

même, exprimant ses pensées sous forme d'analepses externes. Ces interruptions dans le récit premier sont provoquées par des éléments déclencheurs du quotidien de Claude lui rappelant son passé. Les rétrospectives permettent alors d'expliquer le discours intérieur de Claude au fur et à mesure que se produisent les événements. Ce changement de voix dans la narration fait également jouer deux rôles au personnage principal : celui d'acteur, lequel intervient directement dans le cours du récit, et celui d'observateur, lequel décrit les autres personnages de son propre point de vue. Le jeune homme tente donc de trouver sa propre identité en observant d'un œil critique ceux qui l'entourent : il analyse les comportements des autres prêtres afin de se définir en tant que prêtre et il analyse les comportements des membres de sa famille, de ses amis et des paroissiens afin de se définir en tant qu'homme.

En observant le monde qui l'entoure, Claude est confronté à sa propre conception du monde, forgée à partir des principes inculqués tout au long de son éducation religieuse. Plus il découvre les rouages de l'organisation cléricale, plus il réalise qu'il avait idéalisé le rôle de prêtre. Il constate alors que le clergé n'est pas aussi parfait et que le monde n'est pas aussi sale qu'on le lui a fait croire. En fait, son passage obligé au sein d'institutions dirigées par le clergé catholique (école primaire, collège et grand séminaire), le prédisposait

à idéaliser la prêtrise puisqu'on lui avait appris à répugner à sa propre nature humaine au profit d'une consécration à Dieu :

Ces robes noires, religieux, prêtres, qui durant toutes ses études n'ont pas cessé de tourbillonner autour de lui, l'étourdissant de conseils qu'il ne pouvait pas suivre, de remontrances qui l'enfonçaient toujours plus avant dans la peur du monde et le dégoût de lui-même. Tout leur était soumis ; ils détenaient la balance du bien et du mal. L'enseignement, l'histoire, la politique même, tout venait d'eux, était inspiré par eux³⁸.

L'influence religieuse est déterminante dans la vie de Claude : elle l'amène à entrer dans les Ordres. Alors qu'il enfile enfin la soutane tant convoitée, il croit être arrivé au renoncement définitif de sa propre personne. Toutefois, il réalise que tout n'était qu'illusion et que son rôle de prêtre ne s'impose pas de façon naturelle ; il ne suffit pas d'enfiler la soutane pour que disparaisse Claude Savoie. Malgré tous ses efforts pour entrer dans la peau du personnage ecclésiastique, il n'y arrive pas devant la réalité de la vie paroissiale :

Deux mois de ministère lui ont montré qu'il n'était pas de ceux qui forcent les portes. Non, décidément il n'était pas et ne serait jamais un curé Marquis ! Il s'y était essayé, au début, par désir de s'adapter exactement au ministère. Il avait voulu, de toute la force de sa volonté, se conformer au modèle qu'il avait sous les yeux, imiter des méthodes d'apostolat qui, si elles répugnaient à sa nature, ne lui en semblaient pas moins efficaces. Il avait subi des échecs cuisants, des rebuffades. Et il commençait à comprendre, à se convaincre, que les méthodes sont de l'homme, non du prêtre³⁹.

³⁸ *Ibid.*, p. 155.

³⁹ *Ibid.*, p. 61.

Les conflits intérieurs que vit Claude mettent en lumière l'aspect du « jeu » que doit assumer le prêtre car en réalité, il s'agit d'un homme qui devient prêtre d'abord par son costume, la soutane :

Moi, j'ai une prétention : ma soutane. Quand je passe dans les rues, parfois je tâche de me voir par les yeux des autres, avec leurs sentiments de respect, leurs petites dévotions du dimanche, et je me dégoûte. Si je ne portais pas la soutane, mon prestige ne durerait pas deux jours. Ah ! ils ont raison, les évêques, de ne pas nous permettre d'enlever cette robe-là à volonté⁴⁰!

Cette double personnalité devient d'autant plus évidente lorsque Claude souhaite se départir momentanément de son rôle de prêtre pour redevenir un simple homme. Il imagine alors qu'il n'aurait qu'à retirer sa soutane pour ne plus souffrir de tout le poids qu'elle représente :

Il avait vu assez de prêtres. Il aurait même voulu, pour quelques heures, n'être plus en soutane, éviter les regards, les salutations, traverser en anonyme cette ville où il était trop connu. Ou, mieux, se perdre dans la foule d'une grand-ville où personne ne le reconnaîtrait, ni comme prêtre ni comme homme, où il ne serait qu'un atome de la grande masse indifférente. Pourquoi, mon Dieu, votre main sur mon épaule comme un ordre et une menace ? Laissez-moi tranquille un moment, que je retrouve le peu que je suis. Deux heures d'une paix d'enfant et je vous reviendrai plus vrai, je reprendrai vos affaires en main⁴¹!

Claude, ne pouvant se défaire de sa soutane, ne serait-ce que pour un temps, accepte de respecter son engagement tout en cherchant à redéfinir son rôle de prêtre. Devant l'impossibilité d'entrer dans le moule du prêtre parfait, tel

⁴⁰ *Ibid.*, p. 163.

⁴¹ *Ibid.*, p. 109.

qu'il se l'était représenté dans sa jeunesse, il cherche le moyen de revêtir son habit ecclésiastique tout en restant lui-même :

« Vous m'avez fait prêtre, mon Dieu, vous avez consenti à ce que je sois prêtre, et aujourd'hui je ne sais plus bien ce que cela signifie. Les grands mots tourbillonnent dans ma tête, les grands mots de la théologie, les grands mots de la foi, ils m'assaillent de certitudes pesantes dont je ne sais plus que faire. » [...] La vertu, le vice, le ciel, l'enfer, la vocation, la sieste du midi, la quête, la confession. Un petit univers borné par la liste infinie de choses à faire et à ne pas faire, à dire et à ne pas dire, à penser et à ne pas penser. [...] J'ai perdu certaines illusions, voilà tout. Sur moi-même et sur les raisons qui m'ont fait devenir prêtre⁴².

Même s'il refuse de se conformer au modèle idéal du prêtre catholique, Claude ne désire pas pour autant quitter la soutane ; il a décidé alors de trouver « sa voie » parmi les hommes :

Je ne veux pas être un héros, je ne veux même pas être un saint, au sens que ce mot avait pour moi durant mes années de grand séminaire. Tout cela me paraît aujourd'hui terriblement artificiel, forcé, une véritable indigestion de spiritualité. Rien ne m'intéresse plus que la vie, la plus commune et la plus simple, celle de tous les hommes qui m'entourent. Certains jours, tenez, je me sens redevenir laïc, comme eux, et la soutane me paraît être une fantaisie un peu gratuite⁴³...

La déclaration de Claude est porteuse d'un message significatif dans une société dominée par le clergé : la soutane n'est pas garante d'une volonté sincère de servir Dieu auprès des hommes, elle peut devenir prétexte à se défilier de la vie parmi eux. En exposant ainsi le malaise qui hante parfois l'homme derrière la soutane, Claude Savoie représente l'un des premiers prêtres fictifs

⁴² *Ibid.*, p. 142.

⁴³ *Ibid.*, p. 103.

dans le roman québécois osant explicitement remettre en question l'essence même du personnage ecclésiastique. Du même coup, le roman *Le Poids de Dieu* dénonce le contrôle exercé par l'organisation du clergé catholique dans la société québécoise. En fait, l'Église persiste à faire jouer un rôle prédéfini et uniforme à tous ses membres, lequel ne tient pas compte des besoins réels et changeants de ses fidèles. Parmi les contestataires de ce modèle idéalisé, Gilles Marcotte fait figure de pionnier, comme le démontre cette critique de l'époque :

Rarement chez nous la vie d'un prêtre n'a été abordée de front, avec autant de liberté, autant de compréhension. Claude Savoie devient le premier ou un des rares prêtres de chair et d'os de la littérature canadienne-française. N'est-ce pas étonnant dans un milieu comme le nôtre où le prêtre a joué et joue un si grand rôle ? C'est peut-être précisément pour cette raison que nos auteurs sont tombés dans la rhétorique la plus plate ou ont le plus souvent refusé de traiter un sujet aussi écrasant. [...] Marcotte n'a pas seulement démontré, admirablement, le cheminement de la vie spirituelle dans l'existence d'un jeune prêtre sensible et inquiet. Il a fait affronter cette existence à un milieu particulier, le nôtre, à notre vie spirituelle souvent plus bruyamment voyante que réellement incarnée. [...] À l'instar de plusieurs romans récents publiés chez nous, ce livre est indirectement un réquisitoire contre une certaine morale rigide, contre une religiosité simpliste. Or, l'on constate que c'est au moment où la société canadienne-française est en voie de se libéraliser que se produit ce phénomène dans nos lettres⁴⁴.

⁴⁴ Gilles Boyer, « Le Poids de Dieu », *le Soleil*, 24 février 1962, p. 4.

CONCLUSION

Notre étude du personnage ecclésiastique dans le roman québécois nous a permis de constater qu'il y a en effet une transformation dans la représentation du prêtre catholique entre 1935 et 1965. Cette transformation est d'abord liée au contexte sociohistorique du Québec de cette période : alors que le clergé occupe un rôle dominant dans l'organisation de la société au début des années trente, tant au niveau de la vie religieuse que politique, son pouvoir est renversé au cours des années soixante. De même, le personnage du prêtre étant omniprésent, omniscient et omnipotent au sein de la paroisse canadienne-française dans les romans des années trente, il perd de son efficacité dans les différents domaines d'intervention auprès de ses fidèles à partir des années soixante. Cette transformation s'opère également dans la forme même du récit romanesque : d'une représentation idéalisée du prêtre catholique dans *Le Curé de village*, où le roman met en scène un curé de paroisse traditionnel, nous passons à une description ironique dans *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*, où la narration à plusieurs voix caricature l'image du prêtre, puis à l'intériorisation de ce personnage dans *Le Poids de Dieu*, où le récit de la narration explore les voix intérieures du prêtre fictif.

L'analyse de « M. le curé », dans le premier chapitre, nous a permis d'identifier les composantes archétypales qui participent à la construction d'un modèle idéalisé du prêtre catholique : il correspond à l'image du « bon pasteur » des Évangiles, dont la seule préoccupation est de veiller à la santé physique, sociale et spirituelle de ses « brebis ». En fait, « M. le curé » possède toutes les aptitudes requises lui permettant d'exercer son ministère paroissial auprès de ses fidèles : il est attentif à leurs moindres besoins et il a toujours la solution à leurs problèmes, en somme, il semble parfait. Dans le deuxième chapitre, nous avons repéré les attributs caricaturaux du curé Folbèche et de ses vicaires, notamment en relevant les traits de chacune de leur personnalité respective. Par l'accentuation de leurs traits dominants, nous retrouvons un prêtre administrateur accordant toute son attention aux biens temporels, un prêtre artiste ne se préoccupant que de l'esthétisme du corps et de la musique, un prêtre intellectuel valorisant les connaissances de l'esprit et la politique, et un prêtre manuel qui s'identifie davantage au monde ouvrier qu'à celui de l'Église. Ces prêtres se sont éloignés de l'objectif premier de leur ministère (prendre soin des âmes) et ne se préoccupent plus que des aspects secondaires et insignifiants de la paroisse. Il s'agit alors de caricatures du prêtre dont le rôle est vide de sens. Dans le dernier chapitre, nous avons relevé les attributs des principaux représentants du clergé qui croisent le

parcours de Claude Savoie, à différentes étapes de sa vie. En observant attentivement chacun d'eux, le jeune vicaire dresse le portrait de ces prêtres plutôt traditionnels : le curé Marquis est un prêtre autoritaire qui exerce un contrôle absolu sur sa paroisse, l'évêque Monseigneur Racicot est celui qui décide du sort des prêtres nouvellement ordonnés et sa présence inspire la crainte, et le Père Athanase est un prêtre humaniste vivant en parfaite harmonie tant avec les hommes qu'avec la nature. Devant l'incapacité de se conformer à ces modèles idéalisés du prêtre catholique, Claude, un solitaire de nature, décide de s'approprier une nouvelle définition du rôle ecclésiastique, déconstruisant ainsi l'archétype du prêtre fictif.

Les différentes perspectives narratives jouent également un rôle important dans l'émergence de nouvelles représentations du personnage ecclésiastique, notamment au niveau de l'élaboration de la description du prêtre fictif. Le roman *Le Curé de village*, composé essentiellement de dialogues, présente « M. le curé » davantage comme un figurant, lequel ne fait que réagir aux actions et aux propos de ses paroissiens. En l'occurrence, il ne parle jamais de sa vie intime et aucune description ne permet d'accéder à ses pensées. Par contre, dans les romans de Lemelin, un changement de voix dans la narration permet une description ironique du curé Folbèche et de ses

vicaires, démontrant ainsi qu'ils continuent à jouer le rôle du prêtre traditionnel sans prendre conscience du ridicule de la situation. Enfin, l'analyse de la narration dans *Le Poids de Dieu*, nous permet de dégager les principaux éléments qui déconstruisent l'archétype du prêtre fictif, notamment par le discours intérieur du protagoniste, lequel remet en question le modèle préétabli du prêtre et l'amène à redéfinir son rôle au sein du clergé. Ainsi, en dévoilant la dimension humaine de Claude Savoie, la narration permet le passage d'une représentation idéalisée du prêtre catholique à une vision introspective et complexe de ce personnage.

Dans le but de répondre aux exigences de ce travail, nous avons limité les paramètres de notre recherche à un genre précis : le roman québécois, à une période significative : 1935 à 1965, et à un personnage particulier : le prêtre catholique. Toutefois, l'étude du personnage ecclésiastique gagnerait à être développée davantage, car elle permet de mettre en lumière les rapports qui existent entre le prêtre fictif et le contexte sociohistorique dans lequel il puise ses modèles de représentation. Ainsi, il serait intéressant de relever les figures du prêtre dans les œuvres de la littérature québécoise appartenant à d'autres genres, par exemple, une pièce de théâtre comme *Ti-Coq*¹, des contes

¹ Gratién Gélinas, *Ti-Coq*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950, 197 p.

tels *Le chemin de croix*² ou *La vache morte du canyon*³, ou des poèmes d'écrivains tel François Hertel⁴ mettent en scène des personnages ecclésiastiques, selon différentes perspectives : il faudrait alors voir si ces formes de représentations correspondent à la trajectoire du personnage romanesque, telle que nous l'avons constaté dans cette étude. Enfin, il serait tout aussi pertinent de faire la genèse du personnage ecclésiastique depuis les origines de l'implantation du catholicisme en Nouvelle-France. Il s'agirait alors d'établir un rapport entre les missionnaires de Nouvelle-France et les prêtres d'avant la Révolution tranquille, précisément par les ouvrages historiques et populaires racontant l'épopée missionnaire du Canada français d'alors, comme le roman de Damase Potvin, intitulé *La Robe noire : récit des temps héroïques où fût fondée la Nouvelle-France*⁵ ou encore les nouvelles de Casgrain⁶, dans lesquelles il fait le portrait idéalisé des missionnaires qu'il propose comme modèle aux prêtres catholiques futurs, tels que nous les retrouverons, entre autres, dans les romans que nous avons étudiés. De ce fait, « M. le curé », le curé Folbèche, les abbés Charton, Trinchu et Bongrain, ainsi que Claude Savoie ne sont que

² Roger Lemelin, *Fantaisies sur les sept péchés capitaux*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1949, 188 p.

³ Jacques Ferron, *Contes*, Montréal, Hurtubise HMH, 1968, 210 p.

⁴ François Hertel, *Mes Naufrages*, Paris, Éditions de l'Ermitte, 1951, 20 p.

⁵ Damase Potvin, *La robe noire : récit des temps héroïques où fût fondée la Nouvelle-France*, Paris, Bresle, 1932, 236 p.

⁶ Henri-Raymond Casgrain, *Cœuvres complètes de l'abbé H. R. Casgrain*, Québec, C. Darveau, 1873-1875, 3 t. en 1 vol.

quelques figures représentant la transformation du personnage ecclésiastique dans la littérature québécoise et ce, dans une période relativement restreinte. Par l'étude de la représentation du clergé catholique dans des œuvres littéraires appartenant à d'autres genres et d'autres époques, notre connaissance du rôle du clergé catholique dans l'imaginaire collectif des Canadiens français serait approfondie, contribuant ainsi à enrichir notre compréhension de l'histoire et de la littérature du Québec.

Annexe I. – Liste bibliographique des romans québécois représentant un ou plusieurs membres du clergé catholique entre 1935 et 1965¹

1. [1936] **LE CURÉ DE VILLAGE**, Scènes de la vie canadienne, de Robert CHOQUETTE, Montréal, Granger frères, 231 p.

D'abord un radio-roman, «le noyau central se développe autour des conflits opposant Lionel Théberge à sa mère, Adine, qui contrecarre ses amours avec Juliette Martel... parmi les figures dominantes du village, le curé vient en tête,... il fait fonction de conseiller auprès des villageois».

2. [1937] **NOTRE MAÎTRE L'AMOUR** de Henry DEYGLUN, Montréal, «La Revue musicale» enrg., 60 p.

Radio-roman mettant en scène une famille qui se voit transformée par le curé Sansouci, qui veut moderniser le village, et par Nicole, propriétaire d'une boutique.

3. [1939] **LE BEAU RISQUE** de François HERTEL, Montréal, Éditions Bernard Valiquette et Éditions de l'Action canadienne-française, 136 p.

Le père Henri Berthier, narrateur, se lie d'amitié pour l'un de ses étudiants, Pierre Martel, à qui il fait découvrir «le sens de la vie».

4. [1939] **LE MYSTÈRE D'UN CLOÎTRE** de Benoît DESFORÊTS (père Marie-Benoît, né Louis Van Biervliet), Québec, Imprimerie Ernest Tremblay, 158 p.

Nicolas Glandier, convaincu de sa vocation religieuse et appuyé par le curé, fait son entrée au monastère afin de racheter l'âme de deux de ses amis. Par son sacrifice, il réussit à les sauver.

5. [1941] **L'ESPION DE L'ÎLE-AUX-COUDRES** de Laetitia FILION, Montréal, 173 p.

Le père de Rose Tremblay et le curé du village réussissent à la persuader de renoncer à Jack Whelem avec qui elle serait malheureuse car il s'agit d'un étranger, riche, semi-anglophone et non pratiquant.

¹ Sélection tirée du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tomes II, III et IV.

6. [1941] **LES OPINIÂTRES** de Léo-Paul DESROSIERS, Montréal, (Imprimerie populaire), 222 p.

Le récit met en scène les premiers établissements de la Nouvelle-France et les luttes avec les Iroquois. Pierre, venu de France pour s'établir, passera à travers diverses épreuves qui, à un moment, le décourageront mais le père Jogues lui fera entrevoir «*quelle vocation d'héroïsme lui est réservée*».

7. [1942] **LE DÉSERT DES LACS** de Jacques SAURIOL, Montréal, Éditions de l'Arbre, 200 p.

Gérôme Beaudé, qui fait une enquête policière sur un déraillement d'origine criminelle, obtient des informations du père Bergevin, son ancien professeur, et du curé Poulin.

8. [1943] **TENTATIONS** de Gérard MARTIN, Québec, Librairie Garneau limitée, 239 p.

Bérandère Vermette est ébranlée dans sa foi par divers événements dont un fiancé qui entre au monastère et un amant qui lui préfère la prêtrise.

9. [1943] **LE VERGER** de Claude DABLON (père Gabriel Larue), Montréal, le Messager Canadien, 202 p.

Le cheminement tourmenté d'un adolescent, Jacques Richard, vers le sacerdoce ; il est confronté à des obstacles tels que le destin que lui réservait sa famille et l'amour qu'il éprouve pour une fille.

10. [1944] **AU PIED DE LA PENTE DOUCE** de Roger LEMELIN, Montréal, Éditions de l'Arbre, 332 p.

Chronique de la vie quotidienne de trois adolescents d'une petite paroisse et de ses habitants, dont le curé ; la représentation de ce dernier relève de «*la satire d'un certain cléricisme et d'un certain nationalisme*».

11. [1945] **IL EST UN JARDIN** de Jacqueline DUPUY, Montréal, les Éditions Variétés, Dussault et Péladeau, 206 p.

La narratrice raconte ses souvenirs d'enfance et les impressions que certaines personnes ont laissé dans son cœur, dont sa famille, ses amis et le vieil abbé Rougier.

12. [1945] **LE SURVENANT** de Germaine GUÈVREMONT, Montréal, Éditions Beauchemin, 262 p.

Un étranger s'introduit dans la famille Beauchemin et le père, Didace, l'accueille comme un fils jusqu'au jour où il décide de repartir, laissant toute la paroisse bouleversée. Lorsque le fils de Didace est sur le point de mourir, le curé Lebrun, qui affectionne la famille, tente de consoler le père.

13. [1947] **ZIRSKA, IMMIGRANTE INCONNUE** de Jean-Marie CARETTE, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 336 p.

Les différents aspects du métier de journaliste sont présentés par le personnage de Jean Delande, un jeune reporter qui doit dépister les communistes à l'arrivée des bateaux d'immigrants ; secondé par son guide et ami l'abbé Paquin. Il tombera amoureux d'une jeune Polonaise.

14. [1948] **AU-DELÀ DES VISAGES** d'André GIROUX, Montréal, les Éditions Variétés, 173p.

Les réflexions et interventions des personnages liés, de près ou de loin, à un jeune homme de bonne famille qui vient de commettre un meurtre, sont au centre de ce roman, dont une lettre d'un dominicain, le père Brillart, qui tente de consoler la mère.

15. [1948] **NUAGES SUR LES BRÛLÉS** (La colonisation en Témiscamingue) d'Hervé BIRON, Montréal, les Éditions Fernand Pilon, 207 p.

L'action se déroule en pleine crise économique. L'abbé Lambert accompagne un groupe d'hommes qui ont accepté l'offre du gouvernement et partent coloniser la région difficile de Témiscamingue.

16. [1948] **LES PLOUFFE** de Roger LEMELIN, Québec, Belisle, 470 p.

Dans cette juxtaposition de tableaux de mœurs, la famille Plouffe est le personnage central et la paroisse est l'espace social. Le curé Folbèche, qui est l'allié de la mère de la famille, remet en question ses certitudes ; plus il se rapproche de ses «enfants», plus il se sent éloigné des positions ecclésiastiques officielles.

17. [1949] **LES ÉLUS QUE VOUS ÊTES** du frère Clément LOCKQUELL, les Éditions Variétés, Dussault et Péladeau, 197 p.

Le narrateur «je», le frère Bernard, brosse, par tableaux successifs, une esquisse de la vie religieuse.

18. [1949] **PUCE** d'Edgar MORIN, Québec, les Éditions du Quartier latin, 226 p.

Menant la vie dure au frère Pamplume, Herman Boulay est renvoyé de l'école. Il rejette la carrière ecclésiastique que lui réservaient sa mère et le père Landriault pour gravir les échelon dans la fonction publique.

19. [1950] **ISABELLE DE FRÊNEUSE** de Charlotte SAVARY, Québec, l'Institut littéraire du Québec, 252 p.

Le mariage d'Isabelle et de Pierre Davoine est sauvé grâce aux conseils de Jérôme Cadieux, un jeune tuberculeux qui s'est réfugié dans la charité et l'amour du Christ.

20. [1950] **LA PETITE POULE D'EAU** de Gabrielle ROY, Montréal, Éditions Beauchemin, 272 p.

Parmi les personnages principaux que compose l'histoire, le père Joseph-Marie, missionnaire polyglotte, qui parcourt le pays de la Poule-d'Eau en est le héros ; il vient en contact avec chacun des habitants.

21. [1950] **LES TRIBULATIONS DU CURÉ DE SAINT-TRISTAN** du père Jean BOUSQUET, Ottawa et Montréal, les Éditions du Levrier, 197 p.

Dans ce roman, nous retrouvons l'idéal qu'on se faisait d'une paroisse canadienne-française en 1950. Un curé y mène ses ouailles plus dans une religion de démonstration extérieures que d'intimité avec Dieu. La réussite de la paroisse attise la vanité du curé, qui trouve lourd son vœu de chasteté.

22. [1951] **ET LA LUMIÈRE FUT** de Charlotte SAVARY, Québec, l'Institut littéraire du Québec, 224 p.

Paul Levasseur, avocat de Marie-Ange, qui est condamnée pour le meurtre de son amant, découvre «la lumière» à travers la lecture du journal de sa cliente. Une religieuse avait persuadé la jeune fille à écrire ce journal et c'est l'abbé Odet qui encourage l'avocat dans cette histoire.

23. [1952] **PIERRE LE MAGNIFIQUE** de Roger LEMELIN, Québec, Institut littéraire du Québec, 277 p.

L'idéalisation de la prêtrise de Pierre Boisjoly est bousculé par divers événements qui se présentent sur son chemin dont celles où il est mêlé à un complot dans lequel il doit démasquer des persécuteurs du père Martel. Fernande qui est enceinte de son ami Denis, se confie à lui et il découvre l'identité de ceux qui lui en veulent. Aidé de son protecteur le curé Loupret, Pierre échappe aux malheurs en se réfugiant au Grand Séminaire. «*Le roman rend compte de la longévité et de la sclérose de l'idéologie cléricale*».

24. [1952] **SUR LA ROUTE D'OKA** de l'abbé Aimé CARMEL, (s.é.), 221 p.

Oscar Gagnon décide d'abandonner la vie agricole pour aller travailler dans une ville américaine, et ce, malgré l'opposition de son père et de son curé. Sa femme, malade, doit revenir dans la famille et une fois rétablie, Oscar revient la chercher. Cependant, leur vie change suite à un sermon du curé et ils réintègrent le milieu rural québécois.

25. [1952] **LES VENDEURS DU TEMPLE** d'Yves THÉRIAULT, Québec, l'Institut littéraire du Québec, 263 p.

Tableau de mœurs mettant en scène le curé Bossé qui annonce le déménagement du cimetière, ce qui provoque une réaction en chaîne dans le comté et dans la Province.

26. [1953] **LES BRÈVES ANNÉES** d'Adrien THÉRIO (Adrien Thériault), Montréal (et) Paris, Fides, 171 p.

Dans l'atmosphère d'un petit village rural de la fin des années 1930, le narrateur, Jacques, retrace les souvenirs de son amitié d'adolescence avec Clair Martin et les événements qui l'ont mené à l'âge adulte, dont la générosité du curé qui l'a conduit à la littérature.

27. [1953] **LE GOUFFRE A TOUJOURS SOIF** d'André GIROUX, Québec, Institut littéraire du Québec, 176 p.

Jean Sirois, atteint d'un cancer, tente de cacher sa mort prochaine à son entourage. Après de longues réflexions sur sa vie, il doit finalement accepter son «destin». Plusieurs personnages défilent alors à son chevet, dont son confesseur, le père Étienne.

28. [1953] **POUSSIÈRE SUR LA VILLE** d'André LANGEVIN, Montréal, le Cercle du livre de France, 213 p.

Le jeune docteur Alain Dubois, qui est venu s'établir dans une petite ville minière, est dépassé par les événements lorsqu'il apprend que sa femme lui est infidèle. Étant victime des commérages de la ville, il ne sait ce qu'il doit faire ; malgré les conseils du curé, il refuse de s'en prendre à sa femme et même lorsque celle-ci s'enlève la vie, il s'obstine à continuer son travail malgré le mépris des gens de la ville.

29. [1953] **SERGE FROMENTIN** d'André BRUGEL (abbé Paul Lachapelle), Montréal, les Éditions Chantecler, 189 p.

Un professeur de chant, Serge Fromentin, retrouve la foi de son enfance avant de mourir grâce à l'un de ses élèves, l'abbé Salva.

30. [1954] **LES CANADIENS ERRANTS** de Jean VAILLANCOURT, (Montréal), le Cercle du livre de France, 250 p.

Richard Lanoue, un orphelin, est allé au séminaire grâce aux bontés d'un prêtre, après quoi il s'est engagé dans l'armée. Le roman est centré sur cette partie de sa vie, au moment de la dernière guerre.

31. [1956] **MADemoiselle ET SON FILS** d'Olivette LAMONTAGNE, Québec, les Éditions Notre-Dame enr., 186 p.

Il s'agit du drame d'une fille-mère, Mathilde Vidal, qui ne se résout pas à placer l'enfant tel que le curé du village le lui avait conseillé.

32. [1956] **MON FILS POURTANT HEUREUX** de Jean SIMARD, Montréal, le Cercle du livre de France, 228 p.

Dans la volonté de repérer dans son passé ce qui définit son présent, Fabrice Navarin remonte aux sources de ses racines familiales, dont l'échec du mariage de ses parents. Le tort vient, selon lui, de son père *«faux curé, qui a pris son épouse pour une gouvernante de presbytère»* ; considérations qui le mènent à critiquer le système social dirigé par le clergé.

33. [1958] **LE MAUVAIS PAIN** de Jean-Paul PINSONNEAULT, Montréal et Paris, Fides, 113 p.

Ruth Villemure lutte désespérément pour que le domaine familial La Hêtraie continue d'être géré par l'un de ses deux enfants. S'opposant au mariage de sa fille avec Patrice, lequel elle juge incapable d'administrer le domaine, elle se tourne vers

son fils, qui refuse la responsabilité et qui veut se faire prêtre. Elle meurt en accueillant Patrice comme gendre et en se réconciliant avec le curé Demeule.

34. [1958] **LE PUBLICAIN** de Jules GOBEIL, Montréal, le Cercle du livre de France, 232 p.

Cette histoire d'une vocation religieuse forcée, met en scène Henri Millar, dont le père, député provincial, entretient des relations amicales avec le curé Gauvin pour camoufler certaines de ses activités et la mère rêve d'avoir un fils prêtre. Henri est révolté de ce qu'il voit au collège : les prêtres lui semblent être tous des obsédés sexuels. Le curé de la paroisse est préoccupé davantage par l'argent que par l'enseignement religieux. Pourtant amoureux de Françoise, il doit prononcer ses vœux qui le mènent à une dépression profonde. Devenu aveugle, il ne peut devenir prêtre ; il retourne donc chez lui où sa mère meurt peu après. Le curé le relève de ses vœux et il recouvre la vue.

35. [1958] **VALCOURT OU LA DERNIÈRE ÉTAPE** de Marie-Anna ROY, Beauceville, les Presses de l'Éclaireur limitée, 414 p.

L'histoire est centrée autour du personnage Antoinette Bernier, femme travailleuse et déterminée qui, malgré son renvoi par les villageois et le curé en tant qu'institutrice, s'acharne à contrôler et à planifier sa vie.

36. [1960] **LE LIBRAIRE** de Gérard BESSETTE, Paris, Julliard, 150 p.

Jodoin, prend un poste de libraire dans le petit village de Saint-Joachim. Ayant des idées plutôt libérales, il sera confronté au curé, qu' il défiera sans remord.

37. [1962] **LE POIDS DE DIEU** de Gilles MARCOTTE, Paris, Flammarion, 218 p.

Alors que Claude Savoie vient d'être ordonné prêtre, il est confronté amèrement aux contraintes de son ministère dans la paroisse où il est envoyé comme vicaire. Après avoir sérieusement considéré de tout abandonner, il se résigne et assume sa vocation.

Annexe II. – Titres des chapitres tirés de la table des matières
du roman *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*

1. Avant-Propos
2. Une visite dans la nuit
3. Bisbille au restaurant
4. Visite de Mlle Landry
5. À la boutique de forge
6. Picotte pratique son cornet
7. La moustache de Didace Brunet
8. Séance du Conseil municipal
9. Une soirée au chantier
10. Le curé revient du chantier
11. Projet d'une course de chevaux
12. Horace Bouchard emprunte des cigares à Toupin
13. La veillée au corps chez Josaphat Pilon
14. Juliette et Lionel aux sucres
15. La visite du terrain
16. Adèle perd son journal
17. Juliette et Noiraud feuillètent le journal d'Adèle
18. La légende de l'oiseau et de la Passion
19. Confidences du docteur Desautels au curé
20. Chagrin de Mérilda
21. Les ambitions municipales d'Élie Brindamour
22. Fameux plongeon de Gédéon Toupin
23. Mme Rivet au presbytère
24. Le notaire tient à sa liberté de cœur
25. Séance du Conseil municipal
26. Aveux du notaire Bellerose
27. Les Théberge en conversation nocturne
28. Dans la salle d'attente chez le docteur Desautels
29. Au chevet de Jacquot
30. Deux piastres au bout d'un fil
31. Séance du conseil municipal
32. Le casuel
33. François Gratton et sa femme
34. M. le curé parle d'Arthur à Bouchard
35. Juliette veille chez Adèle Bissonnette
36. Les paquets de surprise
37. M. le curé serait-il blessé?
38. Séance du Conseil municipal
39. Horace Bouchard prend une grave décision
40. On installe la crèche
41. Veille de Noël au presbytère
42. Jour de l'An chez Fortunat Bolduc
43. Lionel et Arthur se préparent à la partie de hockey

44. Horace Bouchard au magasin Théberge
45. Les explications d'Arthur
46. M. Théberge reçoit une réponse à sa lettre
47. Mme Théberge et Juliette s'affrontent
48. Juliette retourne chez le notaire
49. Théberge parle à sa femme ; Lionel chez le curé
50. Où va donc Mme Théberge?
51. Séance du Conseil municipal
52. Inquiétude au presbytère
53. La grand'demande
54. Une malencontreuse épingle
55. Erreur de paquets
56. Roland et Mérilda dans le fort de neige
57. Du nouveau chez les Pilon
58. Séance du Conseil municipal
59. Grand ménage chez Fortunat Bolduc
60. Dernière soirée de Valérie au presbytère
61. L'arrivée de Honorine Ménard
62. Picotte raconte ses exploits de police municipale
63. Théberge et Lionel parlent du notaire
64. Une paroissienne offusquée
65. Lionel chez le notaire; le notaire chez Mme Sirois
66. Où le rire de Théberge tourne à la grimace
67. Mme Sirois remet au notaire sa visite
68. Séance du Conseil municipal
69. Roland et sa mère
70. Ménage de Pâques au presbytère
71. Arthur Bouchard court le poisson d'avril
72. Un tournevis égaré
73. Le fameux « morceau de trop »
74. Noiraud perd sa place
75. Bague de fiançailles
76. Un photographe passe au village
77. Roland apporte une jacinthe
78. Chagrin de Mlle Landry; regrets de M. le curé
79. Bataille de coqs entre Noiraud et Roland
80. Séance du Conseil municipal
81. Une suggestion de Toussaint Boisclair
82. Pit Perrault chez le curé
83. Pierrot Picotte veut son costume
84. Le dîner de fiançailles

BIBLIOGRAPHIE

I. CORPUS

A. Textes étudiés

CHOQUETTE, Robert. *Le Curé de village : Scènes de la vie canadienne*, Montréal, Granger frères, 1936, 231 p.

LEMELIN, Roger. *Au pied de la pente douce*, [Éd. originale : Éditions de l'Arbre, 1944, 332 p.] Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1999, 337 p.

LEMELIN, Roger. *Les Plouffe*, [Éd. originale : Québec, Bélisle, 1948, 470 p.], Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1999, 395 p.

MARCOTTE, Gilles. *Le Poids de Dieu*, Paris, Flammarion, 1962, 218 p.

B. Corpus complémentaire¹

FERRON, Jacques. *Contes*, Montréal, Hurtubise HMH, 1968, 210 p.

GÉLINAS, Gratien. *Ti-Coq*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950, 197 p.

HERTEL, François. *Mes Naufrages*, Paris, Éditions de l'Ermitage, 1951, 20 p.

LEMELIN, Roger. *Fantaisies sur les sept péchés capitaux*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1949, 188 p.

POTVIN, Damase. *La robe noire : récit des temps héroïques où fût fondée la Nouvelle-France*, Paris, Bresle, 1932, 236 p.

¹ Voir également Annexe I.- Liste bibliographique des romans québécois représentant un ou plusieurs membres du clergé catholique entre 1935 et 1965.

C. Études portant sur le corpus

1) *Le Curé de village* de Robert Choquette :

LAMARCHE, M.-A. « Robert Choquette, *Le Curé de Village* », *La revue dominicaine*, janvier 1937, vol. XLIII, p. 108, [en ligne].

[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=128>] (01.02.02)

LEGRIS, Renée. *Robert Choquette*, Montréal, Fides, 1972, 64 p.

LEGRIS, Renée. *Robert Choquette, romancier et dramaturge de la radio-télévision*, Montréal, Fides, 1977, 287 p.

LEGRIS, Renée. « *Le Curé de Village* », *Dictionnaire des œuvres de la littérature du Québec*, tome II (1900-1939), Montréal, Fides, 1980, p. 316-329.

LEGRIS, Renée. « La métropole de Robert Choquette entre l'imaginaire et la Réalité », *Écrits du Canada français*, 1992, no. 76, [en ligne].

[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=128>] (03.03.2002)

PELLETIER, Albert. « Robert Choquette, *Le Curé du Village* », *Les Idées*, décembre 1936, Granger Frères, [en ligne].

[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=128>] (06.02.02)

2) *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe* de Roger Lemelin :

CLICHE, Anne Élane. « Un romancier de carnaval ? », *Études françaises*, 1988, vol. 23, no.3, [en ligne].

[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)

FELTEAU, Cyrille. « Réflexions en marge d'un succès littéraire : *Au pied de la pente douce* », *La revue dominicaine*, juillet-août 1945, vol. 51, [en ligne].

[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth. « La mise en scène textuelle de la référence littéraire chez Hertel et Lemelin », *Études françaises*, printemps 1993, vol. 29, no. 1, [en ligne].

[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)

- RISDON, Jacques. « Au pied de la pente douce », *Aujourd'hui Québec*, (date inconnue), [en ligne].
[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)
- TREMBLAY, Victor-Laurent. « Le mythe des jambes chez Roger Lemelin », *Voix & Images*, hiver 1993, vol. XVIII, no. 2, [en ligne].
[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)
- TREMBLAY, Victor-Laurent. « Réévaluer *Au pied de la pente douce* », *Quebec Studies*, 1994, no. 17, [en ligne].
[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)
- TURCOTTE, Raymond-Marie. « La satire dans l'œuvre de Roger Lemelin », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1963, 127 f.
- TURCOTTE, Raymond. « Étude sur les classes sociales dans *Au pied de la pente douce* et *Au milieu, la montagne* », *Littérature canadienne*, 1^{er} mai 1966, [en ligne].
[<http://www.litterature.org/ile3200.asp?numero=302>] (05.02.02)

3) *Le Poids de Dieu* de Gilles Marcotte :

- BELLEAU, André. « Chroniques, Gilles Marcotte ou le Poids de la liberté », *Liberté*, avril, 1962, p. 283-285.
- BOYER, Gilles. « *Le Poids de Dieu* », *le Soleil*, 24 février 1962, p. 4.
- BROCHU, André. « Gilles Marcotte, critique et romancier: Entretien », *Voix et Images: Littérature Québécoise*, no. 6, 1980, p. 5-34.
- CHARBONNEAU, Alain et Geneviève SICOTTE. « Ecrits de Gilles Marcotte: Bibliographie 1948-1995 », *Cahiers de recherche*, Montréal, Université de Montréal, 1996, 142 p.
- DE GRANDPRÉ, Pierre. « *Le Poids de Dieu*, de Gilles Marcotte », *le Devoir*, 27 janvier 1962, p. 11.
- DIONNE, René. « les Livres. Gilles Marcotte : *Le Poids de Dieu*. Roman », *Relations*, janvier 1963, p. 27.

- ÉTHIER-BLAIS, Jean. « Romans et Théâtre », *UTQ*, July 1963, p. 505-521.
- GODIN, Gérald. « Lettres. Gilles Marcotte, vieux critique devenu jeune romancier », *le Nouveau Journal* (supp.), 13 janvier 1962, p. 111.
- HAMELIN, Jean. « De Gilles Marcotte et de Marie-Claire Blais », *le Devoir*, 17 février 1962, p. 11.
- LE MOYNE, Jean. « Un roman de Gilles Marcotte : *Le Poids de Dieu* », *la Presse* (supp.), 17 février 1962, p. 8-9.
- MAJOR, Jean-Louis. « The Burden of God », *The Canadian Author and Bookman*, Spring 1965, p. 16-17.
- PELLETIER, Louise. « Bibliographie Gilles Marcotte 1955-1979 », *Voix et Images: Littérature Québécoise*, vol. 6, 1980, p. 35-49.
- RICHER, Julia. « *le Poids de Dieu* », *Notre Temps*, 3 mars 1962, p. 5.
- VALLIÈRES, Pierre. « *le Poids de Dieu* », *Cité libre*, avril 1962, p. 30.

II. BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

A. Théories et critiques littéraires

- AMOSSY, Ruth. *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, 215 p.
- AMOSSY, Ruth et Elisheva Rosen. *Les discours du cliché*, Paris, Société d'enseignement supérieur, 1982, 151 p.
- AMOSSY, Ruth et Anne Herschberg Pierrot. *Stéréotypes et clichés : langues, discours, société*, Paris, Nathan, 1997, 128 p.
- ANGENOT, Marc. « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours », *Littérature*, no. 70, mai 1988, p. 82-98.

- ANGENOT, Marc. avec la collaboration de Janusz Przychodzen, *Bibliographie de la sociocritique et de la sociologie de la littérature*, Montréal, CIADEST, coll. « Cahiers de recherche », 7, 1994, 71 p.
- ARGUIN, Maurice. *Le roman québécois de 1944 à 1965 ; symptômes du colonialisme et signes de libération*, essai, Montréal, L'Hexagone, 1985, 277 p.
- BARTHES, Roland. *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, 247 p.
- BESNARD, Albert-Marie. *Le maître spirituel*, Paris, Éditions du cerf, 1980, 146 p.
- BLANCHET, André. *Le prêtre dans le roman d'aujourd'hui*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955, 106 p.
- BOIVIN, Aurélien. *Pour une lecture du roman québécois – de Maria Chapdelaine à Volkswagen Blues*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, 365 p.
- CASTILLO DURANTE, Daniel. *Du stéréotype à la littérature*, Montréal, XYZ éd., 1994, p. 43-77.
- DU SARMENT, Agnès. *Claudiel et le prêtre*, Paris, Office générale du livre, [s.d.], coll. « Études religieuses », no. 746, 57 p.
- ESCARPIT, Robert. *Le littéraire et le social, éléments pour une sociologie de la littérature*, Flammarion, 1970.
- GENETTE, Gérard. *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 109 p.
- GRÉGOIRE, Victor. « The priest as a character in fiction », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, Faculté des Lettres, 1962, 100 p.
- HART, J. « The paradox of stereotype : a new theory of literature », *Canadian review of comparative literature*, 1994, v. 21, no. 4, p. 705-716.
- JANS, Adrien. *Le Prêtre et les romanciers en ce tournant de l'histoire*, Bruxelles, Sodi, 1967, 103 p.

- KEFFER, Lowell William. « Frustration, conflit et révolte: une étude socio-psychologique de vingt-trois romans québécois des années 1938 à 1961 », Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1979.
- KWATERKO, Józef. *Le roman québécois et ses (inter) discours : analyses sociocritiques*, Québec, Éditions Nota bene, 1998, 224 p.
- LAFORTUNE, Monique. *Le roman québécois : reflet d'une société*, Laval, Mondia, 1985, 333 p.
- LEBLANC, Charles-Émile. « La religion au Québec vue par quelques romanciers de 1940 à nos jours », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, Faculté des Lettres, 1965, 155 f.
- MARCOTTE, Gilles. *Le roman à l'imparfait : la révolution tranquille du roman québécois : essais*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 257 p.
- MARCOTTE, Gilles. *Littérature et circonstances : essais*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 350 p.
- MARCOTTE, Gilles. *Une littérature qui se fait : essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions HMH, 1962, 293 p.
- MATHIS, Gilles. *Le Cliché*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998, 312 p.
- MITTÉRAND, Henri. *La Lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, Stevens et Hakkert, 1975.
- OUVRARD, Pierre. *Zola et le prêtre*, Paris, Beauchesne, 1986, 218 p.
- POPOVIC, Pierre. « Littérature et sociocritique au Québec : horizons et points de fuite », dans Louise Milot et François Dumont (édit.), *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, Québec, nuit blanche éditeur, coll. « Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », série « Séminaires », 5, 1993, p. 207-239.
- PRÉVOST, Jean-Laurent. *Le Prêtre : ce héros de roman*, Paris, Téqui, 1952.

ROBIN, Régine et Marc Angenot. *La Sociologie de la littérature : un historique*, Montréal, CIADEST, coll. « Cahiers de recherche », 4, 1993 (nouvelle édition revue et corrigée), 77 p.

ROY, Paul-Émile. « L'évolution religieuse du Québec d'après le roman de 1940 à 1960 », Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1980, 305 p.

VOVELLE, Michel. *Idéologie et mentalités*, Maspéro, 1982.

ZERAFFA, Michel. *Roman et société*, Puf, 1971.

ZUMTHOR, Paul. « Tant de lieux comme un », *Études françaises*, 1977, Vol. 13, no. 1-2, p. 3-10.

B. Ouvrages généraux

BELLEAU, André. *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 229 p.

BOISEN, J. « La sémiotique du portrait », *Orbis Litterarum*, DNK, Université Odense, 1993, v. 48, no. 1, p. 14-38.

COURVILLE, Serge et Normand Séguin. *La paroisse* (Atlas historique du Québec), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 296 p.

EMETO AGBASIERE, Julie. « Personnage romanesque, véhicule idéologique », *Présence francophone*, Sherbrooke, printemps 1982, no. 24, p. 175-192.

GLAUDES, Pierre. *Personnage et didactique du récit*, Metz, Université de Metz, 1996, 221 p.

HAMELIN, Jean et Nicole Gagnon. *Histoire du catholicisme québécois : Le XX^e siècle*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1984, vol. III, t. 1 (1898-1940), 507 p.

- HAMELIN, Jean. *Histoire du catholicisme québécois : Le XXe siècle*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1984, vol. III, t. 2 (De 1940 à nos jours), 425 p.
- JOHNSON, Joyce. *Personnages secondaires*, Paris, S.Messinger, 1984, 239 p.
- JOUVE, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, 271 p.
- LACROIX, Benoît. *La foi de ma mère; La religion de mon père*, Québec, Éditions Bellarmin, 2002, 502 p.
- LAFFONT, Robert Raoul. *Dictionnaire des personnages littéraires et dramatiques de tous les temps et de tous les pays*, Paris, Laffont, 1984, 1040 p.
- LEMIEUX, Raymond et Jean-Paul MONTMINY. *Le catholicisme québécois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, coll. Diagnostic, no. 28, 141 p.
- LEMIRE, Maurice (dir.) avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II (1900-1939), Montréal, Fides, 1980, 1363 p.
- LEMIRE, Maurice (dir.) avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, 1252 p.
- LEMIRE, Maurice (dir.) avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV (1960-1969), Montréal, Fides, 1982, 1252 p.
- LINTEAU, Paul-André et René Durocher, Jean-Claude Robert, François Ricard. *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, t. 2, 834 p.
- MALO, Marie. *Guide de la communication écrite au cégep, à l'université et en entreprise*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1998, 322 p.
- MARCOTTE, Gilles (dir.). *Anthologie de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « Anthologies », 1994, t. 1, 813 p. & t. 2, 960 p.

MIRAUX, Jean-Philippe. *Le personnage de roman : genèse, continuité, rupture*, Paris, Nathan, 1997, 128 p.

MOREUX, Colette. *Fin d'une Religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, p. 31.

REUTER, Yves. *La question du personnage*, Paris, C.R.D.P. de Clermont-Ferrand, 1987, 155 p.

